55e ANNÉE (6e SÉRIE) N° 36 8 SEPTEMBRE 1938

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Docteur en Théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Bulletin d'Ecriture Sainte

SOMMAIRE

I. — *In Memoriam.* Le R. P. Lagrange, son Ecole, son œuvre exégétique.
II. — La Critique indépendante et l'Ancien Testament. — 1. Les théories de l'école de Wellhausen. — 2. Leurs principes sont battus en brèche. — 3. Conclusions nouvelles de la critique indépendante. — 4. La tâche de la critique catholique.
III. — Le Sinaï, hier... aujourd'hui. — 1. La date de l'Exode. — 2. Le passage de la mer Rouge. — 3. A travers le désert. — 4. L'art chrétien au Sinaï ; le Buisson ardent et la Vierge Marie.
IV. — Principaux articles de Revues et de Dictionnaires parus en 1937 sur des questions bibliques.

I. — Le R. P. Lagrange, son Ecole, son œuvre exégétique

Le 10 mars 1938, le R. P. Lagrange rendait le dernier soupir au couvent de Saint-Maximin-la-Sainte-Baume (Var). Né le 7 mars 1855, à Bourg-en-Bresse, il était entré, depuis trois jours, dans sa 84e année. On savait bien que, deux ans auparavant, il avait dû quitter l'âpre climat palestinien, qu'il avait connu durant quarante-six ans, pour bénéficier du doux ciel de notre Provence ; mais comme on le voyait toujours produire, sans que ses publications montrent la moindre défaillance, on se faisait volontiers à l'idée qu'il en pourrait être ainsi longtemps encore.

Le bon serviteur de la science, le fils respectueux, docile et loyal de la Sainte Eglise, s'en est allé vers Dieu recevoir une récompense bien méritée par ses travaux et ses vertus. Maintenant qu'il est entré dans son éternité, ce ne sera pas faire souffrir la modestie dont il s'entourait, et ce sera accomplir un geste tout à la fois de justice et de gratitude, que d'essayer de dire en quelques mots tout ce que lui doit l'exégèse catholique. Nous avons eu l'ocasion de le faire, alors qu'il vivait encore, quand nous avons parlé du fascicule des « Cahiers de la Nouvelle Journée » qui fut consacré à son œuvre exégétique et historique [1]. Nous revenons volontiers aujourd'hui sur le même thème, avec le seul et très vif regret d'avoir à rendre hommage à un mort, car il y a des vies dont la fécondité est incalculable : celle du P. Lagrange est de ce nombre.

M. Lévesque a pu parler fort justement, en 1915, de l'œuvre et de l'influence de M. Vigouroux [2]. Nul n'en contestera le mérite ou l'étendue ; le Saint-Siège lui-même a montré combien il l'appréciait, en appelant à Rome le savant sulpicien pour en faire le premier secrétaire de la Commission biblique, qui venait d'être fondée. Toutefois, si M. Vigouroux fut en son temps un initiateur, s'il seconda les vues de Léon XIII en orientant le clergé français vers les études bibliques par ses publications : *Dictionnaire de la Bible, Manuel Biblique, La Bible et les Découvertes modernes,* la *Bible Polyglotte,* il nous semble que la première place au point de vue biblique doit revenir chez nous sans conteste possible au P. Lagrange. Lui ne se contenta pas de travailler autour du temple, il nous y fit pénétrer pour nous en livrer les secrets, pour nous en faire admirer les beautés, et durant toute sa vie il fit école, tant par les collaborateurs qu'il sut grouper autour de lui, animer de son esprit et spécialiser suivant leurs aptitudes, que par cette collection des « *Etudes bibliques* » qu'il dirigea et dont les 40 volumes s'imposèrent aux critiques de toute opinion ou de toute religion par leur valeur scientifique et l'exposé loyal des problèmes.

Ce fut le 10 mars 1890 que le P. Lagrange arriva à Jérusalem pour la première fois ; il avait été désigné pour accompagner le P. Séjourné. Deux ans plus tard, en janvier 1892, il fondait la *Revue biblique,* dont il fut depuis lors le constant animateur, l'un des principaux et des plus fidèles rédacteurs : le n° d'avril dernier ne publiait-il pas encore un de ses articles ? [3] Sa vie, durant les 46 ans de son séjour en Palestine, fut étroitement mêlée à celle de l'Ecole biblique dominicaine. Il en retraça les débuts difficiles, à l'occasion de son 25e anniversaire [4], il fut le témoin de ses magnifiques développements, et après la guerre, au cours de laquelle les Turcs l'avaient fermée parce que française, il avait la grande joie de la voir renaître doublement française, puisque ses anciens maîtres y revenaient tout à la fois comme professeurs d'un institut biblique et de l'Ecole archéologique que notre Gouvernement voulait posséder officiellement en Palestine, comme il en avait une à Athènes.

Cette Ecole, au moment où l'on en jetait les fondements, répondait à un véritable besoin pour l'exégèse catholique ; c'était peut-être ce qui excusait ses créateurs d'avoir en la Providence une telle confiance. Les cours, inaugurés le 15 novembre 1890, se faisaient dans une *aula* qui n'était autre que l'ancien abattoir de la ville ; on

[1] *Ami* 1935, p. 539-540

[2] *Rev. biblique,* p. 183-216

[3] *L'authenticité mosaïque de la Genèse et la théorie des documents,* p. 163-183.

[4] *Rev. biblique,* 1915, p. 248-261.

n'avait donc pas de local, pas davantage de bibliothèque et guère, hélas ! de professeurs. Les élèves vinrent néanmoins, et avec cette belle audace que donnent à un professeur religieux l'amour de l'Eglise, le sentiment de collaborer à une grande œuvre et de se survivre dans des disciples, on décida de mener de front l'enseignement et l'exploration méthodique du pays.

L'audace fut couronnée de succès. Autour du P. Lagrange se groupèrent régulièrement un certain nombre d'étudiants dominicains ou de prêtres du clergé diocésain envoyés par leurs évêques, principalement par ceux de France et de Belgique, au nombre desquels il faut signaler S. Em. le cardinal Mercier, en raison de la bienveillance éclairée qu'il témoigna toujours à l'Ecole, à laquelle nul autre ne confia davantage de prêtres. Là, l'étude théorique de nos Saints Livres fut sans cesse vivifiée par une connaissance directe et pratique des coutumes, des traditions et des lieux. Les voyages fréquents et variés étaient en effet beaucoup moins des voyages de recherches que des voyages d'enseignement ; on sacrifiait tout à l'utilité des disciples, leur faisant étudier eux-mêmes des ruines connues, les leur faisant mesurer pour noter sur leurs carnets leurs observations personnelles et leur apprendre ainsi à contrôler leurs Guides. Des voyages au Sinaï et à Pétra, des excursions à travers la Palestine visitée dans tous les sens et dans tous les recoins, une croisière autour de la mer Morte dont le souvenir est demeuré inoubliable pour tous ceux qui eurent la joie d'y participer, permirent aux jeunes biblistes de se former une mentalité orientale, de lire et de contrôler les textes sur place, d'accumuler des notes et des vues photographiques dont devaient profiter par la suite maintes publications.

Les collaborateurs du P. Lagrange, de leur côté, pour travailler plus sérieusement, reprenaient à deux ou à trois, fût-ce en période de chaleur, au temps des vacances qui était leur seul moment libre, la voie qu'ils avaient suivie avec leurs élèves quelques semaines ou quelques mois auparavant. C'était alors l'étude sur place, avec tous les moyens d'investigation modernes, des sites importants, le contrôle des traditions locales, la visite des chantiers de fouilles, accompagnée parfois de très heureuses indications ou suggestions qu'ils donnaient volontiers aux chercheurs avec un désintéressement total que pouvait seul inspirer l'amour de la science ; c'était aussi le séjour prolongé sous la tente au milieu des tribus arabes, pour mieux approfondir des coutumes qui, bien des fois, étaient de nature à jeter quelque lumière sur les pratiques des Israélites d'autrefois.

De cette exploration méthodique et personnelle qui, pour avoir été retardée de quelques années par les soucis immédiats de l'enseignement, ne s'en est pas révélée moins fructueuse chez les collaborateurs que le P. Lagrange avait su grouper autour de lui dès la première heure, sont nés des ouvrages importants : en 1907, *Canaan d'après l'exploration récente*, du P. Vincent ; en 1908, *Coutumes des arabes au pays de Moab*, du P. Jaussen ; en 1912, *Jérusalem antique*, du P. Vincent ; de 1914-1922, *Jérusalem nouvelle*, des PP. Vincent et Abel ; en 1933, *Géographie de la Palestine*, du P. Abel, dont le tome II et dernier vient de nous parvenir. Cette énumération ne vise pas à être complète, elle laisse délibérément de côté les monographies sur *Bethléem*, *Emmaüs*, les très nombreux articles du P. Vincent, si richement illustrés par des plans et des vues photographiques, qui font de la *Revue biblique* un de nos meilleurs recueils scientifiques, indispensable à quiconque veut étudier l'Ancien et le Nouveau Testament.

Par ce bref aperçu, nous avons voulu essayer de montrer comment l'Ecole biblique, partie de zéro, était devenue sous l'impulsion du P. Lagrange un institut scientifique et pratique de premier ordre, un centre de rayonnement qui fait le plus grand honneur à l'Eglise et à l'Ordre de St-Dominique.

Avoir été l'animateur, le guide et le soutien d'un tel foyer scientifique aurait suffi déjà à assurer au P. Lagrange la gratitude de tous ceux qui s'intéressent aux études bibliques. Mais il fit beaucoup plus. A ses collaborateurs de chaque jour il donna l'exemple d'un labeur opiniâtre. Comme eux et plus qu'eux, il se fit publiciste. En dehors de la *Revue biblique*, dont bien peu de numéros ne contiennent pas sa signature, il donna à sa collection *Etudes bibliques* plus d'une vingtaine de volumes. Son œuvre exégétique fut donc immense ; elle fut aussi des plus variées, mais toujours avec unique objectif l'intelligence exacte plus encore que la défense des Livres Saints.

Ce fut tout d'abord sur l'Ancien Testament que se portèrent ses efforts. Les exigences de la méthode comparative l'amenèrent à traiter dans ses *Etudes sur les religions sémitiques* (1903-1905) des idées religieuses du monde sémitique ancien. Et pour montrer comment il concevait les commentaires de la Bible qu'il était disposé à accueillir dans sa collection, il en rédigeait lui-même un, en 1903, le *Livre des Juges*. En novembre 1902, des conférences faites à l'Institut catholique de Toulouse, publiées depuis sous le titre *La Méthode historique, surtout à propos de l'Ancien Testament*, attirèrent l'attention sur nombre de problèmes délicats que soulevait la critique biblique contemporaine. Si quelques-unes des solutions qui s'y trouvaient préconisées appelaient certaines réserves ou tout au moins des mises au point, l'intention du conférencier fut, à n'en pas douter, de penser toujours avec l'Eglise et de servir sa cause avec la plus entière loyauté. Il le montra bien d'ailleurs quand éclata la crise moderniste ; le dévouement avec lequel il se jeta dans la mêlée, abandonnant l'Ancien Testament pour le Nouveau, davantage menacé et de mille manières, aurait dû lui épargner à lui, ce bon soldat du Christ, d'être un moment confondu avec ceux dont il mettait les erreurs en évidence.

De cette époque datent *Le Messianisme chez les Juifs* (1909), et ces commentaires sur les Evangiles et les Epîtres : *Saint Marc* (1909 et 1929), *Saint Luc* (1919 et 1927), *Saint Matthieu* (1923), *Saint Jean* (1925 et 1936), *L'Epître aux Galates* (1918-26) et *L'Epître aux Romains* (1916-31), qui permirent au P. Lagrange, sans rien sacrifier de la doctrine catholique et des exigences d'une saine

exégèse, d'utiliser dans les travaux des critiques indépendants les données que fournissait la méthode comparative pour une meilleure intelligence des milieux juifs et païens. Aussi ne fut-il pas pris au dépourvu quand s'affirmèrent avec éclat les théories de Bousset et de Reizenstein tendant à noyer le christianisme dans la multitude des religions à mystères, pour refuser d'en reconnaître l'originalité et la transcendance. De suite il se plaça sur leur terrain et se mesura avec eux. Il avait autrefois déjà dit son fait à M. Salomon Reinach [5] ; il ne le dira pas moins à ses imitateurs ou à ses continuateurs. On le verra alors étudier tour à tour dans la *Revue biblique* l'hermétisme, les mandéens, consacrer de longues pages aux écoles philosophiques de la Grèce, à Epictète, à Marc Aurèle, provoquer en 1932 le volume du P. Festugière sur *L'idéal religieux des Grecs et l'Evangile*, et finalement donner en 1937 le résultat de ses études détaillées dans son livre *L'Orphisme*, qui constitue la quatrième partie d'une Introduction à l'étude du N. T. dont la première partie, *Histoire ancienne du Canon du Nouveau Testament*, avait été publiée en 1933, et la deuxième : *Critique textuelle, La Critique rationnelle*, en 1935. Son *Judaïsme avant Jésus-Christ*, paru en 1931, y avait aussi sa place.

A côté de ces ouvrages destinés aux spécialistes ou aux prêtres soucieux de se tenir au courant des progrès de l'exégèse, il en est d'autres d'un plus grand rayonnement que nous ne devons point passer sous silence. Nous avons déjà signalé *L'Orpheus de M. Salomon Reinach ;* ajoutons-y : *Le sens du Christianisme d'après l'exégèse allemande* (1918), *M. Loisy et le Modernisme ;* mais surtout n'ayons garde d'oublier *L'Evangile de J.-C.*, parvenu à son 22ᵉ mille, et où la science la plus rigoureuse s'allie à la piété la plus exquise [6].

Nous pensons qu'en dépit de ses imperfections, cet exposé de l'influence du P. Lagrange par son Ecole et ses publications aura justifié la place, la première, que nous croyons devoir lui attribuer dans l'histoire de l'exégèse au xxᵉ siècle. Nous ne voyons dans le passé qu'un Maldonat ou un dom Calmet qui puissent lui être comparés, et même, si nous l'osions, nous descendrions jusqu'à S. Jérôme. Si de nos jours encore on recherche la pensée du pieux solitaire pour jeter un peu de lumière sur des textes obscurs et des problèmes difficiles, nous croyons que, dans l'avenir, les commentaires du P. Lagrange seront souvent et utilement consultés pour aider à dégager la pensée exacte des auteurs inspirés. Le vaillant ouvrier s'en est allé vers Dieu recevoir sa récompense ; à tous il laisse l'exemple de son labeur opiniâtre, de sa probité dans la recherche, de son entière et filiale soumission au magistère de l'Eglise dans l'exposé des convictions acquises ; mais il laisse aussi le trésor incomparable d'une exégèse qui vieillira peu, en raison de son caractère littéral et concret et de son attachement à l'interprétation traditionnelle dans la mesure où celle-ci est réellement fondée.

[5] *Quelques remarques sur l'Orpheus de M. Salomon Reinach* (1910).

[6] Tous les ouvrages du P. Lagrange sont édités chez Gabalda.

II. — La Critique indépendante et l'Ancien Testament

Il est fort important que notre enseignement scripturaire soit toujours tenu à jour et que, non seulement dans les Universités, mais aussi dans les Grands Séminaires, professeurs et élèves suivent ceux qui ne pensent pas comme nous, dans les évolutions diverses que présentent parfois leurs théories. Notre exposé des difficultés soulevées contre la Bible doit sans cesse être « à la page » dans nos Manuels, sinon nous risquons d'apparaître comme des attardés qui pourfendent des objections démodées, et nos arguments seront sans aucune portée sur des contemporains parlant un langage différent du nôtre. Cette adaptation, il est à souhaiter que les prêtres sortis déjà du Séminaire depuis plusieurs années la fassent eux-mêmes, grâce à un travail personnel qu'orientera la lecture de bonnes revues ou d'ouvrages bien au point ; mais il serait impardonnable que là où se forment les prêtres de demain, dans les noviciats ou les séminaires, l'enseignement ne soit pas des plus actuels.

En est-il toujours et partout ainsi ? Nous n'oserions l'affirmer. N'est-ce point, par exemple, une pitié que de voir à l'heure actuelle des manuels d'instruction religieuse rédigés pour le brevet simple et supérieur, s'attarder à discuter sérieusement le concordisme et à établir un parallélisme entre la cosmogonie actuelle et la cosmogonie mosaïque [7], alors que la Commission biblique nous demande, depuis 1909, de ne voir dans la première page de la Genèse qu'une relation populaire, « *notitiam popularem* » ? Et n'y a-t-il pas beaucoup d'Introductions à l'A. T. qui exposent le problème de l'authenticité du Pentateuque comme on l'exposait il y a quarante ans, alors que tant de faits nouveaux ont amené la critique indépendante à reviser ou à abandonner ses positions d'alors ?

Un de nos collègues, professeur à l'Université de Louvain, M. le chanoine Coppens, a tenté récemment à ce propos une mise au point. En trois articles publiés naguère (mai, juin et juillet) dans la *Nouvelle Revue Théologique*, il a examiné où en était la critique indépendante à propos de l'A. T., noté ses orientations nouvelles, et dégagé les perspectives d'avenir. Cette étude est trop suggestive pour que, dans ce Bulletin, nous n'en fassions pas bénéficier nos lecteurs.

1. — L'école de *Wellhausen*, dont on exposait autrefois, pour les combattre, les théories relatives au Pentateuque et à l'histoire du peuple d'Israël, tenait pour certain qu'aucune intervention surnaturelle ne s'était jamais produite, que le développement religieux et culturel d'un peuple était le fruit d'une lente évolution, qu'enfin les documents relatifs à l'histoire ancienne d'Israël ne méritaient aucune créance ; et ce furent ces vues rationalistes, en matière de religion et d'histoire, qui inspirèrent les conclusions critico-littéraires dont nos mémoires ont peut-être gardé quelque souvenir.

[7] Cf. Micoud, p. 223-233. Tout en formulant ce regret, il nous plaît d'ajouter que ce Manuel est l'un des meilleurs que nous ayons.

Nous y voyions d'abord un bouleversement général dans la succession chronologique des livres de la Loi et des écrits prophétiques ; au lieu de nous apparaître comme les restaurateurs du monothéisme mosaïque, les prophètes en étaient les créateurs et les premiers prédicateurs, Moïse ne devant qu'à une fiction littéraire audacieuse l'honneur d'avoir été considéré comme le grand législateur des Hébreux. — On nous parlait ensuite, non plus du Pentateuque, mais de l'Hexateuque et ces six premiers livres de la Bible nous étaient présentés comme un amalgame de quatre documents parfaitement distincts bien qu'étroitement combinés, datant, le plus ancien (le livre de l'Alliance, Exode, xx, 23-xxiii, 19) des environs de 870, et le plus récent de l'activité réformatrice d'Esdras-Néhémie, vers 445. Naturellement, selon ces critiques, l'année 621 ne marquait pas la découverte au Temple d'un Deutéronome oublié, mais ici encore cet événement était destiné à cacher la fraude pieuse de prêtres mettant à la disposition de la bonne volonté réformatrice du roi Josias un code de lois nouvelles élaborées une dizaine d'années auparavant. Les lois dites de Moïse apparaissaient ainsi comme étant le fruit de trois activités littéraires s'étendant sur cinq siècles : activité des écoles prophétiques du ix^e-viii^e s., activité des réformateurs deutéronomistes, enfin activité des milieux sacerdotaux lors de l'exil de Babylone et après la restauration de Jérusalem et de son Temple.

Sans être aussi révolutionnaires, les conclusions de l'école de Wellhausen tendaient également à rajeunir les autres livres de l'A. T., en supposant souvent dans leur texte, en particulier chez les prophètes, des gloses ou des interpolations parfois assez étendues qui auraient donné au texte primitif une physionomie et une portée nouvelles. La composition de la plupart des livres didactiques fut reculée jusqu'après l'exil de Babylone ; les Psaumes furent mis en relation avec la liturgie du second Temple et beaucoup d'entre eux datés seulement de l'époque macchabéenne ; enfin, en dehors du livre de Job (dont la date de composition fut fixée lors de l'exil ou peu après), les autres livres sapientiaux furent assignés à l'époque de la domination hellénique, tout en admettant que certaines sentences de la sagesse israélite pouvaient remonter au vii^e ou même au viii^e siècle.

Or Wellhausen avait à peine abandonné l'A. T. pour essayer d'appliquer sa méthode au Nouveau, que déjà des critiques utilisant les mêmes procédés commençaient à mettre en doute les conclusions du maître, ou à montrer à tout le moins que le problème littéraire et historique à résoudre était singulièrement plus complexe qu'il n'avait semblé tout d'abord.

Dans, l'étude de l'Hexateuque, les quatre documents apparurent insuffisants, leur caractère homogène fut discuté, le Deutéronome fut morcelé. En 1912, R. Smend proposait une nouvelle théorie documentaire de l'Hexateuque, la quatrième ! D'autres auteurs voulaient des sources particulières pour des sections déterminées des livres de Moïse ; certains mirent en doute les conclusions de Wellhausen relatives au Livre de l'Alliance, conclusions qui avaient été considérées pourtant comme des mieux justifiées. Il n'est pas jusqu'à la chronologie relative ou absolue des divers codes qui n'ait été remise en question, d'aucuns plaçant au point de départ de la série l'Elohiste, et non le Yahwiste. Enfin la fraude pieuse d'un Deutéronome de composition récente, produit au grand jour en 621, date qui servait de pivot chronologique à l'hypothèse de Wellhausen, n'est plus guère acceptée ; si l'on maintient cette date de 621 comme étant celle d'une rénovation religieuse, on abandonne généralement la fraude et il en est qui font remonter le code deutéronomique à l'époque de Samuel.

Les positions de l'école de Wellhausen furent par contre peu modifiées en ce qui concerne les livres didactiques et sapientiaux ; et dans l'ordre de la littérature prophétique, il n'y a guère à noter que l'apparition, avec Duhm, d'un trito-Isaïe (lvii-lxvi) qui est venu s'adjoindre au deutéro-Isaïe (xl-lvi), le livre de la Consolation d'Israël, qui avait été déjà dégagé par les précurseurs de Wellhausen en même temps qu'avait été niée par eux l'authenticité de Michée iii-vii et de Zacharie ix-xii.

2. — Or, voici qu'au cours de ces trente dernières années, les conclusions de l'école de Wellhausen, ébranlées déjà du point de vue littéraire et historique, ont été attaquées jusque dans les principes qui leur servaient de base.

La foi inébranlable en une évolution rectiligne de l'humanité, allant des formes élémentaires de la vie religieuse vers les formes supérieures, n'a pas résisté au contrôle impartial des données de l'ethnologie ; une évolution religieuse rectiligne de l'humanité est un mythe, des périodes de régression ont succédé partout aux époques de progrès, des crises de corruption ou de décadence ont souvent accompagné des périodes de ferveur, et il n'est pas démontré qu'il faille placer une barbarie religieuse et morale au point de départ de la marche spirituelle de l'humanité. En ce qui concerne spécialement le peuple d'Israël, qu'on le considère à ses origines ou au cours de son histoire, toutes les tentatives pour lui faire suivre dans son évolution religieuse un processus évolutif fixé d'avance se sont avérées jusqu'ici, — et il n'en pourra pas être autrement dans l'avenir, — singulièrement décevantes.

Wellhausen et ses disciples considéraient Israël comme un peuple ancien qui avait vécu dans l'isolement ; or les fouilles archéologiques entreprises en ces vingt dernières années dans le Proche Orient ont bouleversé de fond en comble par leurs résultats les opinions reçues [8]. Israël n'apparaît plus, et de loin, comme le plus ancien peuple et l'isolement dans lequel on aurait voulu le confiner est une légende.

Des peuples que, pour la peupart, mentionnait la Bible et dont la liste n'est pas définitivement close, ont réapparu sur la scène du monde : les Sumériens, les Hittites, les Mitanniens, les Hourites, les Louites, les Cassites, les Ugaritiens ; des civilisations anciennes : égyptienne, assyro-ba-

[8] Cf. *Ami* 1936, p. 337-346 ; Hennequin, *Fouilles en Palestine et en Phénicie* dans le *Supplém. au Dict. de la Bible*, t. iii, col. 318-524.

bylonienne, syro-phénicienne, ont été explorées ; de contrées voisines de la Palestine : de l'Egypte avec les tablettes de Tell el-Amarna (xv^e siècle) et les papyrus d'Eléphantine (v^e s.), de Syrie avec les tablettes de Ras Schamra-Ugarit, proviennent des renseignements précieux pour nous faire connaître la Palestine d'avant l'exode ou la mentalité religieuse de juifs post-exiliens ; enfin, les îles de Crète et de Chypre, l'Arabie, l'Asie Mineure, dont les archives de Boghaz-Keui ont ressuscité historiquement le peuple hittite, les fouilles préhistoriques surtout, ont mis à notre disposition des documents variés, qui ont reculé chronologiquement de beaucoup et agrandi considérablement le champ de nos connaissances sur les peuples divers qui furent en contact dans le Proche Orient.

De toutes ces données nouvelles, il résulte que les premiers ancêtres d'Israël et les tribus qui se groupèrent sous Moïse et Josué apparaissent tardivement sur la scène du monde oriental. Bien avant eux, il y avait eu les races préhistoriques auxquelles nous devons les civilisations de Badari, d'El-Obeid, d'Uruk, de Djemdet Nasr, de Ghassul ; bien avant eux, il y avait eu les Egyptiens, puis ces Sumériens qui précédèrent au 3^e millénaire dans la basse-Mésopotamie les Babyloniens auxquels ils transmirent, avant de disparaître, vers l'an 2000, les meilleurs éléments de leur civilisation. Ce n'est que vers l'an 2000 que parut Abraham, si l'on adopte la chronologie longue et classique ; encore convient-il de ne pas perdre de vue qu'une autre chronologie fixe son apparition vers 1800-1700, date de la migration des Hycsos et des Hourites, ou même vers 1500 seulement, date de la migration des Khabiri.

Tous ces peuples de l'Orient ont réagi les uns sur les autres politiquement, cela va sans dire, mais encore religieusement et moralement : ce qui s'est passé lors du séjour en Egypte, et dont la fabrication d'un veau d'or par Aaron à la demande du peuple dans la péninsule sinaïtique fut la résultante, ce qu'attestent les invectives des prophètes contre le culte de Baal et les honneurs rendus à la reine du ciel aux VIII^e et VII^e s., s'est produit à une époque antérieure, à tel point que le monothéisme d'Abraham est historiquement inexplicable en dehors d'une révélation. Enfin, c'est en vain que pour se passer d'une explication surnaturelle du prophétisme et du monothéisme hébreux, on exalterait les aptitudes et les qualités dont aurait été doué le peuple d'Israël. « Bornons-nous à dire, écrit à ce propos P. Humbert, qu'Israël ne fut pas richement doté par les Muses, qu'il n'eut jamais de vocation artistique impérieuse, que le champ de son imagination était assez étroit, et surtout que l'éducation de son goût resta rudimentaire... Toute préoccupation scientifique semble avoir été non seulement étrangère, mais même suspecte à Israël... (Enfin) le mot *néant* n'est pas de trop pour exprimer l'inaptitude philosophique d'Israël, c'est le vide parfait [9]. »

Les conclusions de Wellhausen, discutées déjà sur le plan littéraire peu après leur apparition par des disciples mêmes du maître et au nom de sa méthode, ont été attaquées plus vigoureusement encore, et sans aucun ménagement pour les personnes, dpuis une quinzaine d'années par deux des chefs principaux de l'école historico-comparative : Hermann Gunkel (1862-1932) et Hugo Gressmann (1877-1927). Au lieu de s'attacher exclusivement à la teneur originale des textes trop souvent incertaine, même pour les noms de Yahweh et d'Elohim, sur la présence desquels on s'appuya tant pour délimiter les documents du Pentateuque, les chefs des écoles comparatives, qu'il s'agisse de littérature ou d'histoire des religions, se sont efforcés de mieux pénétrer l'intelligence de nos vieux textes en les rapprochant des anciennes littératures orientales. Ils ont rendu ainsi à l'exégèse des Livres saints un incontestable service, non seulement en montrant avec quelle préparation il fallait aborder les textes anciens pour les comprendre correctement, mais encore en faisant ressortir les traits spéciaux des littératures de l'Ancien Orient, et du même coup l'impossibilité de les juger d'après les règles en vigueur pour apprécier les productions grecques, latines ou modernes, et de faire d'une imperfection de style israélite, de goût tout à fait oriental, le point de départ d'une correction textuelle arbitraire ou d'une argumentation fantaisiste contre l'authenticité.

Wellhausen et ses disciples avaient voulu établir la chronologie de la littérature israélite en s'appuyant sur un schéma évolutif de la religion israélite qui, nous l'avons vu, n'a jamais existé, en utilisant aussi les prétendues allusions du texte sacré aux événements marquants de l'histoire profane. De fait, ces allusions historiques précises étaient si peu nombreuses qu'en réalité les Wellhauséniens eurent surtout recours au schéma évolutif pour dater la littérature d'Israël. Les membres des écoles comparatives eurent tôt fait de démontrer l'insuffisance de ces deux critères et, par conséquent, la caducité des hypothèses fondées sur eux.

Ils ne s'en tinrent pas toutefois à cette tâche négative ; ils essayèrent de trouver un canon chronologique plus objectif. En se basant à la fois sur quelques écrits bibliques bien datés, sur les documents datés des autres littératures orientales et sur le milieu historique ou religieux dans lequel parurent les principales œuvres littéraires, ils s'efforcèrent de reconstituer l'évolution interne des genres littéraires représentés dans la Bible ; puis, à l'aide de l'échelle chronologico-littéraire ainsi établie, ils essayèrent de déterminer les dates de composition absolues et relatives des principaux livres se rattachant à ces genres littéraires. Il va sans dire que l'utilisation d'un tel procédé de datation est infiniment délicate. Si l'évolution religieuse ne s'est pas faite suivant une progression constante, qui peut affirmer qu'il en ait été autrement de l'évolution littéraire ? Là encore, après progrès, il peut y avoir eu décadence, puis reviviscence par voie d'emprunt, de restauration ou de création sous l'influence souvent d'une puissante personnalité. Toutes les littératures orientales et occidentales n'ont-elles pas présenté des phénomènes de ce genre ?

[9] Cf. *Le Génie d'Israël*, dans la *Revue d'histoire et de philosophie religieuses*, 1927, p. 493-515.

Ce n'est pas davantage à l'aide des seuls documents écrits que l'on peut tenter, comme l'a voulu Wellhausen, de reconstituer l'histoire politique et religieuse des Hébreux. Les fouilles archéologiques, même limitées à la seule Palestine, ont fait surgir en ce coin restreint des peuplades dont autrefois on ne soupçonnait pas l'existence. Il est établi désormais, pour des périodes assez étendues, que notre documentation biblique est fragmentaire ; par conséquent, certains silences des Livres Saints doivent être interprétés avec une grande circonspection. D'autre part, des données scripturaires mises en doute ont trouvé maintes fois dans les fouilles une étonnante et merveilleuse confirmation.

3. — Et voici maintenant quelles sont les conclusions littéraires nouvelles que propose la critique indépendante, celles donc que nous devons connaître pour les vérifier, les discuter et, suivant le cas, les réfuter ou les adopter.

La littérature des *livres sapientiaux* a subi relativement peu de bouleversements ; ce qu'il y a surtout à signaler, c'est la découverte et l'étude comparative de pièces littéraires sapientielles provenant des autres littératures, principalement des littératures égyptienne, assyro-babylonienne et phénicienne. Il en faut résolument conclure à l'ancienneté de la littérature sapientielle dans le Proche Orient, et par conséquent la renommée qui fait de Salomon le Sage israélite par excellence a gagné en vraisemblance historique depuis que le sage égyptien Amen-em-ope nous a offert, dans sa collection de sentences, des proverbes dont plusieurs sont apparentés à ceux que nous lisons dans la Bible. « Rien ne s'oppose plus, remarque M. Coppens, à faire remonter les traditions des sages hébreux à une haute antiquité et à leur assigner même une certaine part d'influence dans le perfectionnement du monothéisme hébreu. L'historicité des textes prophétiques qui, déjà avant l'exil, énumèrent les sages à côté des prophètes et des prêtres, se trouve ainsi confirmée [10]. »

Et à côté de ces trois catégories de chefs spirituels peut-être convient-il d'en placer une quatrième, celle des chantres cultuels qui ont donné naissance à tant de psaumes qui s'avéreraient bien plus anciens que ne le croyait Wellhausen. Les efforts combinés de Gunkel et de Mowinckel ont abouti à faire considérer le psautier comme un recueil de prières publiques, et non privées, en harmonie non avec la liturgie du second temple, mais avec celle de l'ancien temple et des sanctuaires yahwistes antérieurs à l'exil. Leur caractère cultuel et pré-exilien a été critiquement établi au moins pour trois groupes de psaumes : les psaumes royaux, ceux des anawîm (c'est-à-dire des pauvres, opprimés ou malades), enfin les psaumes de l'intronisation royale de Yahweh.

L'étude des littératures comparées de l'Ancien Orient et l'interprétation pyschologique des *Prophètes* ont démoli non moins victorieusement l'arbitraire cloisonnement établi par Duhm et Wellhausen entre prophètes d'avant l'exil et prophètes d'après l'exil, et elles ont atténué de façon notable, et parfois totalement dissipé, les objections soulevées contre l'authenticité des prophéties eschatologiques et messianiques de bonheur.

Quant à la *théorie documentaire*, elle a subi une si sérieuse remise au point qu'elle n'est plus reconnaissable tant au point de vue littéraire qu'au point de vue chronologique et partant historique. Il y a d'abord tendance à considérer les documents yahwiste et élohiste comme l'œuvre de deux écoles et non comme celle de deux particuliers ; il en résulte que le caractère individuel et homogène de ces documents est sérieusement compromis du fait des additions, modifications ou recensions successives qu'ils ont subies. Il en résulte également qu'on se soucie moins de préciser la date de leur composition que celle de leurs origines premières, orales et historiques, et du milieu dans lequel ils ont pris naissance et ont évolué ; pour ce motif on remonte à une date bien plus ancienne que n'avaient fait Wellhausen et ses disciples. Les traditions sacerdotales, selon Klostermann, auraient été fixées par écrit principalement durant les règnes de David et de Salomon ; la substance du livre de l'Alliance remonterait, selon Eerdmans, à l'époque de Moïse. Et, de plus en plus, on se hasarde maintenant à essayer de déterminer la part d'influence qui revient à Moïse lui-même dans la rédaction de l'épopée israélite et dans la codification des lois. Nous sommes loin, on le voit, de l'ostracisme sectaire dont était frappé, il y a vingt ans, au nom d'une histoire qui se prétendait seule scientifique, le libérateur et le législateur du peuple hébreu. Harold M. Wiener, qui périt si tragiquement à Jérusalem en 1929, au cours d'une émeute antisioniste, tient pour assuré que la Thora remonte à l'époque de Moïse par son cadre général, par plusieurs de ses idées dominantes et par des lots notables de lois. Max Lœhr affirme également qu'un certain nombre de lois remonteraient à Moïse lui-même. Quelques critiques, Jirku le premier en 1927, ont même substitué pour l'étude des lois mosaïques, au critère peu sûr des noms divins, celui des formes littéraires, et un jeune exégète allemand, Albrecht Alt, a publié d'après cette méthode, en 1934, une monographie qui se recommande « par la finesse des analyses, par la rigueur des raisonnements et la sobriété des conclusions, » au dire de M. Coppens. Selon M. Alt, l'ancien droit hébreu aurait compris, au point de vue rédaction, deux grandes classes de lois : les lois de forme conditionnelle relevant de la casuistique, et les lois de forme apodictique. Les premières n'ont rien de spécifiquement israélite, c'étaient les lois des tribus chananéennes qui occupaient la Palestine durant la période des Hycsos, ou mieux ces lois faisaient partie de l'ancien droit oriental commun à nombre de peuples du Proche Orient. La judicature israélite accepta cette jurisprudence, la sanctionna et l'imposa aux tribus confédérées.

Les secondes, lois apodictiques, que l'on pourrait nommer aussi lois constitutionnelles, se présentent pour la forme et pour le fond sous un jour totalement différent ; elles sont spécifiquement israélites et yahwistes, elles dépassent par leur

[10] Cf. *Nouvelle Revue Théologique*, juin 1938, p. 663.

ton solennel le style légal en usage dans les tribunaux ordinaires ou dans le droit casuel, car elles doivent leur origine à des promulgations solennelles, au milieu d'assemblées religieuses telles que celle qui est décrite dans le Deut., chap. XXVII, et qui eut pour théâtre l'Ebal et le Garizim. Selon M. Alt, des promulgations solennelles de ce genre durent avoir lieu régulièrement au cours de l'histoire d'Israël, peut-être tous les sept ans, à l'automne, lors de la fête des Tabernacles, ainsi que le suggérerait Mowinckel, et rien ne s'opposerait à ce que la première de ces assemblées ait coïncidé avec l'alliance mosaïque dans le désert, et, puisque le droit constitutionnel d'Israël nous ramène nécessairement par ses origines au temps où les Hébreux erraient dans la péninsule sinaïtique, c'est donc à Moïse et à son action sur les tribus qu'il faut faire remonter ce droit. Ce n'est pas encore, certes, à beaucoup près, la reconnaissance, dans toute son ampleur et son originalité, de l'œuvre législative de Moïse ; convenons néanmoins que nous sommes loin du refus systématique, de l'évolution rigide et quasi automatique qu'avaient imaginés Wellhausen et ses partisans, oubliant que la vie morale d'un peuple, tout autant que sa vie religieuse, ne saurait s'exprimer en formules algébriques.

Et comme l'*histoire* vraie s'écrit avec des documents, et avec tous les documents dont elle peut disposer, il va de soi qu'une connaissance plus approfondie du Proche Orient, de ses monuments et de sa littérature, qu'une plus saine appréciation de l'ancienneté des productions littéraires bibliques, qu'une intelligence plus complète du milieu dans lequel vécut ou évolua le peuple hébreu a eu sa répercussion sur l'histoire politique et religieuse d'Israël telle qu'on se la représente aujourd'hui, du moins dans les milieux indépendants.

On assiste donc maintenant à la résurrection historique de personnages tels que Moïse, Samuel et David, dont la critique wellhausénienne avait fait bon marché ; on apprécie plus exactement l'œuvre de Josias et la portée exacte de sa réforme ; on exagère beaucoup moins l'importance qu'eut l'exil babylonien sur l'origine des croyances monothéistes, messianiques et eschatologiques du peuple d'Israël ; on conçoit mieux enfin l'activité d'Esdras et de Néhémie dans la reconstitution de la communauté juive et aussi leur rôle dans la naissance du judaïsme.

Mais c'est surtout dans le domaine de l'histoire religieuse que le changement de point de vue apparaît des plus importants. Pour Wellhausen et son école, tout gravitait autour des Prophètes, de Josias, d'Esdras-Néhémie et des prêtres. Certes, on ne nie pas l'influence, parfois prépondérante à certaines époques, que purent exercer le prophétisme et le sacerdoce lévitique ; mais, à côté de ces forces spirituelles, on en fait intervenir d'autres plus obscures, plus modestes, plus oubliées, mais non moins efficaces : la foi populaire, les religions étrangères, les corporations religieuses : lévites, chantres, réchabites, fils de prophètes. De plus, la tension entre prêtres et prophètes apparaît moins profonde qu'on ne l'avait prétendu, et l'attention est attirée désormais sur l'opposition, au cours des âges, entre le royaume du Nord et celui du Sud, entre le sanctuaire central de Jérusalem et les sanctuaires régionaux, entre les aspirations messianiques des milieux religieux et l'esprit trop souvent laïc, et parfois idolâtre et persécuteur, en Israël surtout, du pouvoir royal.

Enfin, dans le domaine proprement *littéraire*, on sent poindre le dégoût de ces procédés de morcellement excessif dont l'Hexateuque, publié en couleurs par Haupt, nous avait donné un exemple tout à la fois curieux et affligeant ; au lieu de la succession chronologique verticale : prophètes, puis Loi, on a tendance à admettre un synchronisme et on veut bien reconnaître, jusqu'à un certain point, qu'au lieu de s'engendrer, Loi et Prophètes sont deux courants distincts qui remontent, chacun pour sa substance, jusqu'aux origines mêmes du Yahwisme.

4. — Il y a évidemment lieu, pour nous catholiques, de nous réjouir de la leçon de modestie que l'histoire et la critique ont inffligée à des auteurs trop présomptueux, et de nous féliciter que les directives de la Sainte Eglise aient retenu certains d'entre nous sur la voie de la prudence qu'ils étaient tentés d'abandonner. Il ne faut pas, toutefois, crier victoire et croire notre tâche faite par autrui ou presque achevée. Comme le disait récemment S. S. Pie XI, lors de la soutenance en son auguste présence, à Castel Gondolfo, de la thèse de l'abbé Giorgio Castellino : « *Nihil actum si quid agendum* [1]. » Et ce qu'il reste à faire dans tous les domaines de la science biblique est encore énorme. Si le Wellhausénianisme est passé de mode, si les études comparatives au point de vue littéraire et religieux ont fait ressortir l'unicité, la transcendance de la religion d'Israël et son incontestable supériorité, nous ne devons pas oublier qu'on veut en attribuer l'origine, en dehors toujours de toute intervention surnaturelle, à des expériences religieuses hors ligne, dont Moïse aurait été le point de départ et qui ne se seraient produites, comme par hasard, qu'en Israël, et cela d'une façon continue qui, elle aussi, aurait été merveilleusement progressive. Sous cet angle, nous aurons toujours à lutter sur le terrain de la philosophie et des faits pour faire admettre à des non-croyants, qui se heurteront fatalement au mystère, ce que nous appelons, nous croyants, un miracle historique, miracle qui s'est produit avec Abraham et Moïse et qui s'est renouvelé, plusieurs fois et de diverses manières au cours des siècles.

Nous aurons aussi comme par le passé, — et plus encore peut-être que par le passé, car l'horizon de l'A. T. s'est considérablement élargi, — à nous mettre en mesure de suivre la critique sur le terrain nouveau où elle s'est établie. Ce terrain, certes, nous l'avons dit, nous est plus favorable dans son ensemble au point de vue littéraire et historique. On n'a plus le fétichisme des quatre documents, beaucoup moins l'illusion qu'ils se peuvent détacher, et on est plus modeste quand il s'agit de préciser leurs origines. On

[1] Cf. *Osservatore Romano*, 21 mai 1938.

est moins affirmatif pour discerner à travers l'Hexateuque les collections de lois, et on déclare problématique l'existence des codes élohiste et yahwiste. On n'élimine plus totalement l'influence de Moïse et l'on accepte de considérer le droit israélite, religieux et civil, comme antérieur, dans sa substance, au mouvement prophétique qui débuta au cours du IXe siècle avec Elie, Elisée. On reconnaît enfin qu'il n'y eut pas entre le prophétisme et le sacerdoce cette opposition radicale dont parlaient les disciples de Wellhausen. mais seulement quelques froissements, peut-être, à l'occasion, quelques luttes, le prophétisme voulant entraîner à sa suite le sacerdoce au service fervent de Yahweh. Ce sont là, il faut bien l'avouer, — et nous aurions pu allonger cette liste, — des parallèles de départ sur lesquelles nous pouvons, en partie, nous appuyer pour essayer de rénover l'histoire d'Israël.

Mais pour utiliser ces positions, il faut être sans cesse sur la brèche, moins avec la perspective de combattre toujours qu'avec la préoccupation de comprendre ceux qui ne pensent pas comme nous et de faire nôtres, s'il y a lieu, leurs données et leurs arguments. Ce sera surtout la tâche réservée à nos professeurs d'Universités catholiques et d'Ecoles bibliques. Ils n'ont pas failli à leur mission dans le passé ; on peut et on doit leur faire confiance dans le présent et pour l'avenir. Avec une loyauté scientifique parfaite et une docilité non moins louable aux directives de l'Eglise, il leur faut, pour avoir l'audience du monde savant, évoluer parfois sur des terrains semés d'embûches, — nous songeons surtout au Pentateuque et à Isaïe ; — qu'on ne les paralyse pas de grâce, par des interprétations trop restrictives des décrets de la Commission biblique, en compromettant du même coup le magistère de l'Eglise.

Toutefois, il convient de donner aussi aux élèves de nos séminaires, les prêtres de demain, une bonne formation scripturaire qui les mette à même de saisir les difficultés de l'heure présente On leur fera un exposé scientifique, solide et actuel, de l'histoire générale d'Israël ; ils en auront besoin pour enseigner l'Histoire Sainte et pour construire leur apologétique. Sans s'arrêter aux difficultés nombreuses de la critique littéraire, on les mettra surtout, comme le veut l'Eglise, en contact direct avec les textes aux époques mêmes où ces textes ont été rédigés et où ils ont exercé une grande influence. On ne dédaignera pas de faire ressortir l'aspect esthétique et littéraire de nos Livres Saints ; ils seront ainsi mieux compris, et la formation religieuse et catéchétique de nos séminaristes ne pourra qu'y gagner. Enfin, on donnera plus d'importance à la théologie biblique, comme le demandait la Lettre apostolique *Quoniam in re biblica* du 25 mars 1906. On ne mettra jamais trop en relief la doctrine monothéiste et messianique de l'A. T. : ce fut la préparation voulue de Dieu à la révélation du Nouveau

Il faudra évidemment préférer, dans l'enseignement scripturaire de nos séminaires, la synthèse à l'analyse, l'intelligence historique, qui demeure et qui forme, à l'érudition qui passe. Nos prêtres de demain ont grand besoin de recevoir d'excellentes vues d'ensemble. « Si nous ne sommes plus capables, dit M. Coppens, de présenter aux jeunes gens que nous devons former une synthèse vitale de l'histoire du monde, et notamment des origines judéo-chrétiennes, ils en chercheront une ailleurs, et quelque mythe du XXe siècle ou d'un autre siècle viendra meubler leur intelligence [2]. » De grâce, évitons ce danger et formons les prêtres, au moment où la multiplicité et le développement des « mouvements spécialisés » les mettent au contact de laïcs fervents qui, dans un siècle où tout s'imprime et où on lit beaucoup, peuvent, à tout instant et de mille manières, leur faire rendre compte de leur foi, de ses preuves, des objections soulevées contre elle dans la presse ou à la T. S. F., à l'usine ou au bureau.

III. — Le Sinaï hier et aujourd'hui

En 1935, une vingtaine de personnes, parmi lesquelles MM. les chanoines Dennefeld, David et Soubigou, professeurs respectivement à Strasbourg, Lille et Quimper, entreprenaient, sous la direction de M. le chanoine Prévost, le pèlerinage du Sinaï, pèlerinage assez peu fréquenté, on le conçoit, vu les difficultés de l'entreprise et l'attrait beaucoup moins considérable qu'exercent sur les âmes les souvenirs de l'A. T., mais pèlerinage où la France, comme à l'ordinaire, occupe le premier rang, puisque, sur les 1247 pèlerins qui depuis le début du siècle jusqu'en 1935 allèrent au Sinaï, 251 étaient des Français, les autres appartenant à 27 autres nations. Le volume dont nous avons à parler est le fruit de ce voyage [3].

Il ne vise pas seulement à faire revivre pour nous les impressions que les sites bibliques ont produites sur les heureux voyageurs ; il veut aussi nous fournir sur le Sinaï tous les renseignements bibliques, historiques et archéologiques qui sont ordinairement dispersés dans des ouvrages d'érudition difficiles à consulter. De nombreuses gravures, dont beaucoup sont inédites, dues à MM. Prévost, Lejeune, David et à la *Revue biblique*, permettent de se représenter les lieux dans lesquels se déroula la révélation du Sinaï.

L'ouvrage se divise en trois parties :

I. Le Sinaï au temps des Hébreux. — Les routes du désert sinaïtique, hier et aujourd'hui. — L'art au Sinaï.

II. Pèlerins, résidents, explorateurs du Sinaï des premiers siècles chrétiens jusqu'à nos jours.

III. Itinéraires du Sinaï : 1° par Tôr et le désert d'El Qâ'a ; 2° par O. Feiran, Maghara, Serabit-el-Khadem.

Nous voudrions, à l'occasion de ce travail, faire pour nos lecteurs une mise au point historique, chronologique et topographique des événements de l'Exode. Inutile de reprendre pour eux un récit de faits qui sont dans leur mémoire depuis leur première enfance.

[2] *Nouv. Revue Théologique*, juillet-août 1938, p. 790.

[3] *Le Sinaï hier... aujourd'hui*. Etude topographique, biblique, historique, archéologique, publiée sous la direction de M. le chanoine Prévost, professeur au Grand Séminaire de Rouen, avec la collaboration de MM. le chanoine Dennefeld, professeur à l'Université de Strasbourg ; le chanoine David, professeur à la Faculté libre des Lettres de Lille ; le Dr Denys Gorce, Docteur ès-lettres, et l'abbé Lejeune. — Magnifique vol. in-4° couronne de 320 p., 150 gravures et cartes, 50 fr. — Paris, Lethielleux. 1937.

1. — Le Sinaï est l'un des sites qui ont joué dans l'histoire religieuse de l'humanité un rôle des plus importants, puisque c'est autour de ce pic que gravitent les événements grandioses qui marquent l'histoire de l'A. T. à partir du moment où le peuple élu sortit d'Egypte jusqu'à son arrivée en Canaan. Abstraction faite de Sion, aucune autre montagne ne tint autant de place dans la vie et la littérature des Hébreux. Cette montagne, qui n'est autre que l'*Horeb*, nom que lui donnaient les Madianites alors que les Cananéens l'appelaient *Sinaï*, est aujourd'hui unanimement identifiée avec le *Djébel Mousa* (2244 m.). Ce n'est pas une élévation solitaire ; elle fait partie d'un ensemble enchevêtré de montagnes parmi lesquelles se distinguent deux autres cimes, le Djebel Katherin (2602 m.) et le Djebel Serbal (2052 m.).

Essayons, en tenant compte des conclusions auxquelles ont abouti les plus récentes controverses, de fixer l'époque et le cadre des événements qui se déroulèrent pour les Hébreux, d'Egypte au pays de Moab.

Les discussions n'ont pas encore pu éclaircir le problème de la date de l'Exode. On se trouve toujours en présence de deux hypothèses : Exode au xv^e^ s. sous Aménophis II (1447-1420), ou Exode au xiii^e^ s. sous Ménephtah (1225-1217). M. Dennefeld penche nettement pour la première hypothèse (p. 23, 24) ; mais il faut bien reconnaître que la seconde a pour elle des exégètes et des historiens de valeur ; elle finirait même par s'imposer si la chronologie courte, ramenant Abraham de 1800-1700 à 1500, finissait par triompher. On avait pu espérer que les Khabiri, la stèle de Ménephtah ou les ruines de Jéricho auraient projeté quelque lumière sur ce problème chronologique. Or voici que les Khabiri, qu'il ne faut pas confondre avec les Hébreux de Josué, apparaissent de plus en plus comme des nomades qui s'élancèrent au xvi^e^ s. de la steppe syro-arabe sur les contrées cultivées de l'Ouest ; certains voudraient même qu'Abraham ait fait partie de leur migration ; d'ailleurs leur nom n'est pas identique à celui de Ibri, il vient du babylonien *chabru* qui signifie « associé, allié ». — La stèle de Ménephtah, découverte en 1895 et qui se trouve maintenant au Musée du Caire, signale les Hébreux parmi les peuples vaincus par le Pharaon en Syrie et en Palestine : « *Israël est ruiné et n'a plus de semence.* » D'aucuns avaient voulu y voir une allusion à la destruction par ordre royal des enfants mâles et à la migration des douze tribus à travers des régions désertiques où elles ne pouvaient que périr sans une intervention divine. Mais voici que le contexte de la stèle, visant des victoires remportées en bataille rangée, laisserait entendre, dit-on, qu'il s'agit dans le cas présent d'Israélites installés déjà en Palestine, à moins que ces Israélites n'aient devancé l'exode général pour passer de la terre de Gessen en Canaan et fuir ainsi l'oppression égyptienne. Bref, le texte de la stèle est trop diversement interprété pour fournir une base sérieuse permettant de faire son choix entre les deux dates. — On aurait pu espérer du moins que les ruines de Jéricho auraient dirimé la controverse ; mais voici que les deux partis s'en disputent les résultats : alors que MM Albright, Sellin et le P. Vincent déclarent que cette ville a été détruite vers 1250, Garstang maintient la date de 1450.

2. — Donc, au xv^e^ ou au xiii^e^ s., les Israélites quittèrent l'Egypte, sous la direction de Moïse et d'Aaron. Après avoir d'abord pris une des routes de caravanes qui mènent directement du Delta en Palestine, donc après avoir marché dans la direction nord-est, ils infléchirent brusquement vers le sud et aboutirent à la mer Rouge. Ils la traversèrent dans le golfe de Suez. Autrefois M Vigouroux, pensant qu'au temps de Moïse le golfe de Suez n'était pas plus long qu'il n'est aujourd'hui, localisait près de Suez le passage de la mer Rouge ; d'autres près du Sérapéum, entre le lac de Timsah et les deux lacs Amers, ou à travers ces derniers lacs, probablement à l'endroit resserré qui les relie. De nos jours, à la suite de recherches topographiques récentes et en considération des indications géographiques fournies par le Pentateuque, le P. Mallon, MM. Clédat, Bourdon, Heinisch, fixent le lieu de passage de la mer Rouge un peu au sud des lacs Amers, parce qu'ils estiment qu'au moment de l'Exode le seuil du Sérapéum séparait déjà le lac de Timsah de la mer, et que seuls les lacs Amers communiquaient avec elle. Cette opinion a pour elle la découverte, par le capitaine Bourdon, d'une route qui menait de l'Egypte à un gué vers la pointe méridionale des lacs Amers et se poursuivait au delà, à travers le désert. A 8 kilomètres de ce gué et pour le surveiller, se trouvait une tour, le Migdol de l'Exode xii, 3. C'est donc entre cette tour et la mer que les Israélites auraient campé. Ils allaient à marche forcée depuis trois jours et avaient grand besoin de repos avant de poursuivre leur voyage, quand l'armée du Pharaon les rejoignit. Humainement parlant, ils étaient voués à la ruine ou à un nouvel esclavage. C'est alors que se produisit en leur faveur l'un des plus grands miracles racontés dans la Bible. Sauvés du Pharaon, ils étaient mis dans l'obligation d'abandonner toute velléité de retour sur les bords du Nil et devaient se diriger sans hésitation vers la Terre promise, en dépit de l'inquiétante perspective d'un terrible désert à franchir.

On a voulu tout naturellement voir une légende dans ce passage de la mer Rouge. Or il n'est pas douteux qu'il s'agit bien là d'un véritable miracle produit par Dieu en faveur de son peuple. Toutefois, il reste bien permis de faire remarquer, et le texte biblique n'y contredit d'aucune manière, que des facteurs naturels sont intervenus, suivant une loi constante de la Providence. Le vent même le plus chaud était incapable en quelques heures de dessécher à lui seul un bras de mer, et c'est là qu'il faut faire sa place à l'action divine. « Pour mieux se l'expliquer, observe M. Dennefeld, les croyants font observer avec raison que, d'après la généralité des exégètes, le passage a eu lieu à un endroit resserré et peu profond. Car ce qui ne serait pas concevable en haute mer, était parfaitement possible dans ce golfe qui est plutôt constitué, à mesure surtout qu'il s'avance dans les terres, par une série de lagunes, dont le sable des dunes voisines envahit plus ou moins le lit. On peut pen-

ser, par exemple,... que le vent a pu facilement chasser les flots dans les lacs Amers et dans le golfe de Suez [4]. » Quant à l'expression de l'Exode XIV, 22 : « *les eaux leur étaient un mur à leur droite et à leur gauche* », il ne faut pas la prendre au sens strictement littéral et exiger de Dieu un nouveau miracle pour maintenir des eaux dans un état absolument contraire aux lois de l'équilibre des liquides. L'auteur sacré a parlé suivant les apparences, et il reste historiquement vrai que les eaux étaient pour eux un mur à droite et à gauche, en ce sens qu'elles les préservaient contre toute attaque de flanc. Cette interprétation fut celle que proposèrent ou adoptèrent autrefois les PP. de Hummelauer et Szczepanski, M. Lesêtre et Mgr Legendre ; tout en recourant à des causes naturelles, elle n'empêche pas que l'ensemble des événements constitue un très grand miracle, car là où les Hébreux s'étaient engagés pour gagner la terre ferme, les Egyptiens trouvèrent la mort par suite d'une tempête qui se déchaîna et fit refluer les eaux.

3. — Une fois franchie la mer Rouge, les Israélites commencèrent leur migration à travers le désert. Il est assez difficile, dans le désert surtout, d'indiquer les différents points de l'itinéraire qu'ils suivirent : la plupart des localisations ne datent que du IVe s. ap. J.-C., elles n'ont donc qu'une valeur très relative.

Il semble néanmoins qu'ils ont longé la côte assez longtemps entre le golfe de Suez et le Djébel et-Tih ou désert de Sur. Ils s'abritèrent dans l'oasis d'Aïn Mousa (Mara), dont Moïse rendit temporairement les eaux potables, puis dans celui du Ouadi Gharandel (Elim) où s'arrêtent encore de nos jours toutes les caravanes pour s'approvisionner d'eau. De là, après avoir contourné le promontoire du Djébel Hamman Fir' oûn, ils campèrent sans doute à Ras Abou Zenime. C'était là que débarquaient les Egyptiens lors de leurs expéditions périodiques aux mines du Sinaï, car de cet endroit partaient de bonnes routes vers l'intérieur du massif sinaïtique. Ils s'enfoncèrent alors dans le désert de Sin pour aboutir au Sinaï : en réponse aux murmures du peuple, Dieu envoya des cailles, puis, à partir du lendemain matin, la manne. — La venue des cailles eut pour base un phénomène naturel; à chaque printemps, des cailles s'envolent, aujourd'hui encore, de l'intérieur de l'Afrique vers le nord ; mais, cette fois, ces volées de cailles furent plus nombreuses qu'à l'ordinaire et elles s'étendirent, plus que d'habitude, sur la péninsule sinaïtique. — Quant à la manne, c'est en vain que l'on voudrait l'identifier avec le phénomène naturel des gouttes blanches ou brunes qui apparaissent sur une variété de tamaris propre à la péninsule sinaïtique et que les indigènes nomment aujourd'hui encore *man*. En 1927, l'Université hébraïque de Jérusalem fit faire des recherches minutieuses sur cette manne du tamaris. La mission d'études envoyée dans ce but constata que cette substance ne se rencontrait sur ces arbrisseaux que pendant les mois de juin et juillet, qu'elle était le produit de la sécrétion de cochenilles suçant la sève du tamaris ; que le liquide ainsi distillé tombait en gouttes par terre sous l'influence de la chaleur et durcissait durant la nuit, à tel point que, même exposé au soleil, il ne pouvait plus fondre ; enfin que la manne du tamaris, comme l'a prouvé une analyse du chanoine Colin, membre de l'Institut, professeur de physiologie végétale à l'Institut catholique de Paris, est impropre à l'alimentation pour insuffisance de matières albumineuses et de graisses. Nous sommes donc en présence d'un véritable miracle, qu'il s'agisse de la qualité ou de la quantité, car toute la manne des tamaris de la péninsule aurait été bien insuffisante, au dire de Stanley, pour nourrir un homme durant six mois, si tant est qu'elle ait eu les propriétés nutritives nécessaires. C'était donc bien, en toute vérité, « le pain du ciel » (Ps. LXXVII, 24).

Du désert de Sin, les Israélites se rendirent par Daphka et Alus à Raphidim où Moïse, sur l'ordre de Dieu, frappa le rocher de son bâton pour en faire jaillir de l'eau. C'est à Raphidim que les Israélites se heurtèrent aux Amalécites. Ils les battirent, sous la conduite de Josué, pendant que Moïse priait sur la montagne. Cette belle victoire leur donnait accès au Sinaï, au Djébel Mousa, où ils devaient séjourner presque un an : ce serait une halte reposante sur la route du désert, et Dieu la mettrait à profit pour se manifester à son peuple, lui donner sa loi et conclure avec lui une alliance solennelle. Les différents objets de culte eux-mêmes seraient alors exécutés suivant les plans que Moïse reçut de Dieu. Le Tabernacle, sorte de temple portatif, était fait d'étoffes précieuses ; il était divisé en deux compartiments, le Saint et le Saint des saints où étaient l'autel des parfums, la table des pains de proposition, le candélabre à sept branches et surtout l'Arche d'alliance. Celle-ci était en bois d'acacia, le seul bois de construction qu'il y eût dans la péninsule sinaïtique ; elle contenait les deux tables du Décalogue. Revêtue d'or et munie d'un couvercle d'or massif, appelé « propitiatoire », elle était le véritable sanctuaire dans lequel Dieu résidait et où il manifestait visiblement sa présence au milieu de son peuple sous la forme d'une nuée.

Du Sinaï, Israël se rendit à Cadès, et il est fort difficile de déterminer exactement la route qu'il suivit, d'abord parce qu'on est en plein désert, et ensuite parce que les stations mentionnées dans le récit historique de cette étape du voyage (Num., XI-XII) ne correspondent pas à celles de la liste géographique du chap. XXXIII du même livre. Pour les premières stations, Rethma, Remnonpharès, Lebna, on ne peut risquer aucune conjecture ; on situe la 4e, Ressa, dans le Ouadi Souega sur la route d'Aqaba à Gaza ; la 5e, Céélatha, est identifiée avec Contellet Qoureiyé ; la 6e, le mont Sépher, serait peut-être le Djébel Araïf, à six heures de Contellet ; les autres stations sont tout à fait inconnues. Par contre on s'accorde pour identifier Cadès avec l'oasis Aïn Qedeis.

A Cadès, Israël se touvait aux portes de Canaan. Avant d'entreprendre la conquête de cette terre fameuse, promise par Yahweh à son peuple, Moïse y envoya douze espions, un par tribu, pour l'explorer (Num., XIII, 19-21). Les explorateurs pénétrèrent jusqu'à Hébron. A leur retour ils fi-

[4] *Le Sinaï*, p. 29 et 30.

rent de la fertilité du pays une description enchanteresse ; mais, en gens qui ne comptent que sur eux, ils affirmèrent qu'Israël était bien incapable d'attaquer ce peuple vigoureux, de prendre ces villes très grandes et fortifiées (Num,. XIII, 28, 33). Ce fut l'occasion d'une nouvelle révolte · Moïse et Aaron faillirent être lapidés. Dieu voulut bien, sur les instances pressantes de Moïse, pardonner une fois encore au peuple qu'il s'était choisi ; mais il lui imposa en punition d'errer pendant 40 ans à travers le désert : seuls les moins de 20 ans pourraient entrer dans la Terre promise.

En dehors de l'incident de Coré, Dathan et Abiron, on ne sait pas grand'chose sur les événements qui marquèrent cet exil forcé. Il semble que Cadès, où le Tabernacle avait été déployé dès l'arrivée, demeura le centre religieux vers lequel convergeaient, au moment des fêtes, les Israélites dispersés dans les vallées et dans les steppes avoisinantes. En tout cas, c'est de Cadès que le peuple partit pour Canaan. La voie la plus directe passait par les montagnes de Séïr occupées par les Edomites ; ceux-ci refusèrent le passage, si bien que les Israélites durent faire un grand détour, descendre vers le sud jusqu'à Asiongaber, à la pointe méridionale du golfe d'Aqaba, puis remonter vers le nord pour atteindre à l'est la frontière de Moab. C'est là, face à Jéricho, que Moïse fit ses adieux à son peuple, avant de monter sur le mont Nébo pour y mourir.

4. — Après l'histoire, l'art.

M. David a signalé, avec la compétence que chacun lui connaît, toutes les manifestations de l'art au Sinaï depuis les temps les plus reculés, montrant en particulier combien la confection du veau d'or et de l'Arche d'alliance était redevable aux pratiques égyptiennes. Il s'est surtout attardé à l'ère chrétienne, durant laquelle, dès le IVe siècle, l'art apparaît au Sinaï : les anachorètes vivaient alors dispersés sur les montagnes et dans les vallées à l'endroit présumé où Dieu était apparu à Moïse dans le Buisson ardent ; au dessus de ce lieu s'élevait une grande tour dans laquelle était, déjà, un temple de Sainte Marie, construit, disait-on, par sainte Hélène. Plus tard l'église de Justinien occupa cet emplacement et c'est elle encore que l'on peut admirer aujourd'hui, *in capite vallis*, au couvent de Ste-Catherine. En dépit des destructions partielles et des restaurations sommaires ou maladroites, cette église a gardé une partie de ses éléments primitifs ; on en lira la description illustrée p. 87-108. Signalons en particulier la fameuse mosaïque de la Transfiguration, pièce du VIe siècle, rarissime dans ces contrées d'Orient, où bien peu de sujets religieux ont échappé à la fureur des Iconoclastes, et aussi la chapelle du Buisson ardent, le Saint des saints de la basilique, qui se trouve derrière l'abside et en contre-bas. C'est un petit sanctuaire minuscule de 3 m. 10 sur 5 m., avec une absidiole de 3 m. de diamètre. Sous un petit autel, supporté par quatre colonnettes, est marqué par une plaque d'argent l'emplacement présumé du buisson. On ne sait qui, le premier, a songé à localiser en cet endroit précis la vision de Moïse ; ce qui est certain, c'est que cette localisation remonte aux premiers temps du christianisme ; ce qui est non moins certain et intéressant au point de vue iconographique, c'est que, dès le haut Moyen-Age, les théologiens ont associé le Buisson au souvenir de la Vierge. L'idée trouva sa pleine expression au XIIe s., grâce au sermon d'Honorius d'Autun *(Speculum Ecclesiæ)* : artistes et théologiens virent dans le Buisson ardent un symbole de la virginité de Marie : « *Rubum quem viderat Moyses incombustum, conservatam agnovimus tuam laudabilem virginitatem.* » Et voilà pourquoi le Buisson figure au portail de la Vierge à Laon et à Chartres. Bien plus, on en vint, dans l'apparition du Buisson à substituer la Vierge au Père et au Christ : la Vierge tenant son enfant apparaît à Moïse au milieu du Buisson ardent et il en est ainsi souvent, en dépit de l'Exode, dans l'iconographie grecque ou russe. Au VIe siècle, nul ne songeait, évidemment, à cette transposition symbolique ; néanmoins l'église du Buisson était déjà consacrée à la Vierge.

Nous pourrions parler encore de la bibliothèque du Sinaï, de ses manuscrits (plus de 3300) précieux pour l'exégèse, la patristique, la liturgie ; des anciens pèlerins ou moines du Sinaï ; nous en avons dit assez pour laisser soupçonner l'abondance et l'intérêt des renseignements multiples et toujours contrôlés qui ont été groupés dans cette véritable encyclopédie sinaïtique.

IV. — Principaux articles de revues et de dictionnaires parus en 1937 sur des questions bibliques [5]

1° Théologie biblique

I. Ancien Testament. — *De modis inveniendi sensum S. Scripturæ ad usum practicum* : Th. Vargha, *V. D.* 1937, p. 58-63, 257-61.

De historica S. Scripturæ veritate contra recentissimos ejusdem impugnatores : Lgf, *V. D.* 1936, p. 119-25.

Les races humaines préhistoriques : P. M. Périer, *R. A.* avril 1937, p. 402-15.

De antiquissimis hominibus : R. Köppel, *V. D.* 1937, p. 262-67.

La découverte du Sinanthrope : Teilhard de Chardin, *Etudes* 5 juillet 1937, t. 232, p. 5-13.

Les textes bibliques sur le péché originel et leur interprétation théologique : A. Verrièle, *R. A.* janv. 1937, p. 8-25.

II. Nouveau Testament. — *Jésus selon M. Turmel* : J. Rivière, *B. Litt. eccli.* 1937, p. 97-118.

Le royaume de Dieu et l'unité terrestre aux premiers siècles du Christianisme : J. Zeiller, *R. A.* mai 1937, p. 513-35.

[5] Voici la signification des abréviations qui seront employées : *R. B.* Revue biblique ; — *R. A.* Revue apologétique ; — *Sc. phil. et théol.* Revue des Sciences philosophiques et théologiques ; — *B.* Biblica ; — *V. D.* Verbum Domini ; — *R.Sc. Rel.* Recherches de Science religieuse ; — *R. Bén.* Revue bénédictine ; — *N. R. T.* Nouvelle Revue théologique ; — *Syr.* Syria ; — *B. Litt. eccli.* Bulletin de littérature ecclésiastique de l'Institut catholique de Toulouse ; — *D. Arch.* Dictionnaire d'Archéologie chrétienne et de Liturgie ; — *D. Théol.* Dictionnaire de théologie.

Nous ne faisons pas figurer dans cette nomenclature les articles d'un caractère trop technique.

Théos, En marge d'un Dictionnaire grec : d'Alès, *Etudes* 5 octobre 1937, t. 233, p. 75-78.

La croix du Christ. unité du monde : G. Salet, *N. R. T.* 1937, p. 225-60.

De doctrina mariana in Visitationis mysterio contenta : Fl. Ogara, *V. D.* 1937, p. 199-204, 225-33, 289-95.

L'esprit du christianisme et du catholicisme. I. *Les antécédents de l'école de Tubingue* ; II. *L'Ecole de Tubingue : Drey, Baader et Mœhler* : Chaillet, *Sc. Phil. et théol.* 1937, p. 483-98, 713-26.

Les légendes pythagoriciennes et l'Evangile : J.-M. Lagrange, *R. B.* 1937, p. 5-28.

Foi dogmatique et religion mystique. A propos des derniers livres de M. Loisy : J. Lebreton, *Etudes*, t. 230, p. 202-12.

Judaïsme et christianisme : P. Testas, *R. A.* juin 1937. p. 694-701.

Le juif réassimilant l'Israélite : Bonsirven, *Etudes*, t. 230, p. 507-22.

Constituit eum dominum domus suæ : Fl. Ogara, *V. D.* 1937, p. 107-13.

2o Archéologie (Antiquité, A. et N. T.)

Ma' adi und Ghassul : R. Köppel, *B.* 1937, p. 443-49.

De septima expeditione in Teleilat Ghassul : L. Semkowski, *V. D.* 1937, p. 219-24. Voir *id.* : 1930. p. 183-89 ; 1932, p. 125-28 ; 1933, p. 281-83 ; 1935, p. 241-56 ; 1936, p. 393-406.

Les fouilles de Ras Shamra-Ugarit (printemps 1936) : Claude F. A. Schæffer, *Syr.* 1937, p. 125-54.

Les textes de Ras Shamra et l'Ancien Testament : R. de Vaux, *R. B.* 1937, p. 526-55.

Vetus Testamentum antiquissimis textibus « Ras Shamra » illustratum : E. Vogt, *V. D.* 1937, p. 153-60.

Le cadre géographique du poème de Krt (Keret, roi des Sidoniens) : R. de Vaux, *R. B.* 1937, p. 362-79.

La troisième campagne de fouilles à Mari : A. Parrot, *Syr.* 1937, p. 54-84.

Les peintures du palais de Mari : A. Parrot, *ibid.*, p. 325-54.

Les fouilles d'Et-Tell, Aï : L.-H. Vincent, *R. B.* 1937, p. 231-66.

Yaphlet : F.-M. Abel, *ibid.*, p. 221-23.

Kheber et Malliel : F.-M. Abel, *ibid.*, p. 220-21.

Une mention biblique de Birzeit : F.-M. Abel, *ibid.*, p. 217-24.

Le dieu nabatéen de La'aban et son temple : R. Savignac, *ibid.*, p. 401-16.

« Melchom, das Scheusal der Ammoniter » : N. Schneider, *B.* 1937, p. 337-43.

Les inscriptions du Sinaï : J. Levie, *N. R. T.* 1937, p. 844-55.

Reconnaissances de l'ancien port de Tyr : Poidebard, *Syr.* 1937, p. 355-68.

Les installations hydrauliques de Megiddo : A.-G. Barrois, *ibid.*, p. 237-44.

Epistulæ ultimi temporis regni Judæ in Lachis inventæ : E. Vogt, *V. D.* 1937, p. 180-85.

L'expédition des Grecs à Petra en 312 av. J.-C. : F.-M. Abel, *R. B.* 1937. p. 373-91.

Dura-Europos : C. Vannemer, *V. D.* 1937, p. 280-88.

Sur quelques inscriptions juives de Doura-Europos : Cte du Mesnil du Buisson, *B.* 1937, p. 153-73 ; — *Additions et corrections*, *ibid.*, p. 458-59.

Réflexions sur la loi fiscale de Palmyre : D. Schlumberger, *Syr.* 1937, p. 271-97.

Bethléem, Le sanctuaire de la Nativité d'après des fouilles récentes : L.-H. Vincent, *R. B.* 1937, p. 93-121. Voir aussi *R. B.* 1936, p. 544-74.

Autour du Prétoire : L.-H. Vincent, *R. B.* 1937. p. 563-70.

Inscriptio urbis Nazareth, novus testis resurrectionis Domini (?) : U. H., *V. D.* 1937, p. 117-18.

3o Critique textuelle, manuscrits et versions, apocryphes, commentateurs

Les particules réduplicatives dans les verbes du N. T. : D. Buzy, *R. Sc. rel.* 1937, p. 217-28.

Le codex paulinien Chester Beatty : P. Benoit, *R. B.* 1937, p. 58-82.

Manuscrits syriaques bibliques de Leningrad, catalogue descriptif : N. Pigoulewski, *R. B.* 1937. p. 83-92, 225-30, 392-400, 556-62.

La nouvelle édition du Diatessaron arabe de Tatien : P. Joüon, *R. Sc. rel.* 1937, p. 91-97.

Beiträge zur Lexikographie der lateinischen Bibel : Fr. Stummer, *B.* 1937, p. 23-50.

La Bibbia slava del 1751 (1756) : J. Schweigl, *B.* 1937, p. 51-73.

« Requiem æternitatis » dona eis Domine, et « lux perpetua » luceat eis (IV Esdr. II, 34 et sq.) : U. Holzmeister, *V. D.* 1937, p. 321-28.

Aux origines de l'Ecole d'Alexandrie : G. Bardy, *R. Sc. rel.* 1937, p. 65-90.

Beiträge zu den Problem « Hieronymus und die Targumim » : Fr. Stummer, *B.* 1937, p. 174-81.

Die handschriftliche Ueberlieferung der Expositio IV Evangeliorum des Ps. Hieronymus : Griesser, *R. Bén.* 1937, p. 279-321.

Rufin d'Aquilée : G. Bardy, *D. Théol.* fasc. 124, col. 153-60.

Nouveaux sermons de S. Augustin I-III « De lectione Evangelii » : C. Lambot, *R. Bén.* 1937, p. 233-78.

Die handschriftlichen Vorlagen zum Erstdruck von Ps. Beda : In Psalmorum librum Exegesis : H. Weisweiler, *B.* 1937, p. 197-204.

Esegeti d'altri tempi, correzioni ed aggiunte : Agostino Stenco Eugubino, Federico Renoldo da Venezia, Riccardo Vittorino e Adamo Premonstratense : A. Vaccari, *B.* 1937, p. 450-57.

Die Schriftzitate in der Scholastik um die Wende des 12 zum 13 Jahrhundert : A. Landgraf, *B.* 1937 p. 74-94.

Le réalisme et le symbolisme de Dante : M.-J. Lagrange, *R. B.* 1937, p. 481-505.

La leçon d'Erasme : E. Favier, *R. A.* oct. 1937. p. 318-28.

Rupert de Deutz, l'exégète, le théologien : P. Séjourné, *D. Théol.* fasc. 124, col. 169-205.

Le troisième centenaire de la mort du P. Cornelius a Lapide : R. Galdos, *N. R. T.* 1937. p. 1103-10.

De scripturisticis meritis Patris Cornelii a Lapide : R. Galdos, *V. D.* 1937, p. 39-44, 88-96.

De canonibus exegeticis apud P. Cornelium a Lapide : R. Galdos, *V. D.* 1937, p. 146-52.

Effigies divi Pauli biblicis ac patristicis citationibus a P. Cornelio a Lapide composita : R. Galdos, *V. D.* 1937, p. 166-72, 212-18, 234-41.

La Bible dans Lamartine à propos de Job dans le « Vallon » : Grillet, *Etudes*, t. 233, p. 656-63.

4o Questions diverses

I. Ancien Testament. — *Præhistoria et Exegesis libri Genesis* : A. Bea, *V. D.* 1937, p. 344-47, 360-66.

L'heptaméron biblique (Gen. I, 1-II, 4) : H. Dumaine, *R. B.* 1937, p. 161-81.

Sous quelle forme le Décalogue fut-il promulgué? : H. Michaud, *R. A.* juin 1937, p. 665-81 ; juillet 1937, p. 23-34.

De Præceptorum Decalogi distinctione et ordine : A. Vaccari, *V. D.* 1937, p. 317-20, 329-34.

De incolis terræ promissæ Abrahæ æqualibus : A. Skrinjar, *V. D.* 1937, p. 268-79.

L'Epinicio di Mosè (Esodo XV) : S. Garofalo, *B.* 1937, p. 1-22.

Kinderopfer für Moloch oder für Jahwe ? : A. Bea, *B.* 1937, p. 95-107.

A note on Numbers XXII : E. F. Sutcliffe, *B.* 1937, p. 439-42.

Les décrets de Cyrus et de Darius sur la reconstruction du Temple : R. de Vaux, *R. B.* 1937, p. 29-57.

Esdr. IX, *9 y un texto de Josefo* : A. Fernandez, *B.* 1937, p. 207-08.

Eine äthiopischer Scholienkommentar zum Hohenlied (herausgegeben und übersetz) : S. Euringer, *B.* 1937 p. 257-76, 369-82.

Nachträge zu Biblica 17 (1936) : S. Euringer, *ibid.*, p. 107.

*De III*a *et IV*a *visione libri Amos* : G. Rinaldi, *V. D.* 1937, p. 82-87. 114-16.

Nomina divina in libro Isaïæ : J. Buda, *B.* 1937 p. 182-96.

De signo Emmanuelis, Is. VII : A. Vaccari, *V. D.* 1937, p. 45-49, 75-81.

« *Propter hoc dabit Dominus ipse vobis signum* » *(Is.* VII, 14) : J. Coleran, *V. D.* 1937, p. 303-12.

Un parallèle à la « sépulture d'un âne » de Jérémie XXII, 19 *en arabe moderne de Palmyre* : P. Joüon, *R. Sc. rel.* 1937, p. 335-36.

« *Orphano tu eris adjutor* » (Lam. II, 11) : J.-M. Rinaldi, *V. D.* 1937, p. 205-11.

Le sens du mot « Loi » d'après le psaume CXIX (CXVIII) : A. Robert, *R. B.* 1937. p. 182-206.

« *Vox Domini in virtute, vox Domini in magnificentia* » (Ps. XXVIII) : Fl. Ogara, *V. D.* 1937, p. 140-45.

II. NOUVEAU TESTAMENT. — *Le Saint Suaire de Turin révélé par la photographie* : J. Renié, *R. A.* janv. 1937, p. 47-54. — *Le Saint Suaire de Turin devant l'histoire et l'exégèse* : J. Renié, *R. A.* fév. 1937, p. 149-59 ; mars 1937, p. 304-24.

Christus Dominus spinis coronatur : U. Holzmeister, *V. D.* 1937, p. 65-69.

La date de Pâque aux Ier et IIe siècles : H. Leclercq, *D. Arch.*, fasc. 146-147, col. 1521-31.

La clé traditionnelle des Evangiles : P. Joüon, *R. Sc. rel.* 1937, p. 213-15.

Les précieuses reliques des paroles du Christ : R. Thibaut, *N. R. T.* 1937, p. 113-38 ; — *Les trois degrés d'originalité des paroles du Christ* : *id.* 1937, p. 929-43.

Paralytique dans l'Evangile et dans l'art : H. Leclercq, *D. Arch.*, fasc. 146-147, col. 1615-26.

Pêche miraculeuse dans l'histoire et dans l'art : H. Leclercq, *D. Arch.*. fasc. 150-151, col. 2875-77.

Pasteur (L'image du Bon) chez les Prophètes, chez les Evangélistes et dans l'art : H. Leclercq, *D. Arch.*. fasc. 148-149, col. 2272-2350.

Quoniam Nazareus vocabitur (Mt. II, 23) : U. Holzmeister, *V. D.* 1937, p. 21-26.

Et ego homo sum sub potestate constitutus (Mt. VIII, 9 ; Luc, VII, 8) : U. Holzmeister, *V. D.* 1937, p. 27-30.

Et vocabitur nomen ejus Emmanuel; Deus fortis, vocatum est nomen ejus Jesus (Luc, II, 21) : Fl. Ogara, *V. D.* 1937, p. 3-9. Voir aussi *V. D.* 1931, p. 7-15.

Les visites de Jésus à Nazareth (Luc, IV, 14-30) : E. Levesque, *R. A.* janv. 1937, p. 35-46.

Mons saltus juxta urbem Nazareth et miraculum Luc, IV, 30 *relatum* : U. Holzmeister, *V. D.* 1937, p. 50-57.

De vi critices textus et archeologiæ circa Luc, XXIV, 13-28 : C.-M. Perrella-A. Vaccari, *V. D.* 1937, p. 186-91.

Le réalisme historique de l'évangile selon S. Jean : M.-J. Lagrange, *R. B.* 1937, p. 321-41.

Exivit sanguis et aqua (Jean XIX, 34) : A. Vaccari, *V. D.* 1937, p. 193-98.

De ascensione Domini (Act. I, 3-13) : V. Larranaga, *V. D.* 1937, p. 129-39.

Saint Paul : H. Leclercq, *D. Arch.*, fasc. 150-151, col. 2568-2699.

Remarques sur la foi dans S. Paul : J. Mouroux, *R. A.* août-sept. 1937, p. 129-45 ; octob. 1937, p. 281-99.

Il concetto di giustizia dell'Enoc Ethiopico e S. Paolo : P. Emmanuele da S. Marco, *B.* 1937, p. 277-302, 383-417.

De paulina pericopa (Rom. IV, 11-12) : F.-X. Porporato, *V. D.* 1937, p. 173-79.

Quid in epistola præcanonica S. Pauli ad Corinthios contentum fuerit ? : U. Holzmeister, *V. D.* 1937, p. 313-16.

Die sekundären Lesarten bei I Kor. XV, 51. *Ihre Verbreitung und Entstehung* : P. Brandhuber, *B.* 1937 p. 303-33, 418-38.

Qui nos transtulit in regnum Filii dilectionis suæ (Col. I, 13) : Fl. Ogara, *V. D.* 1937, p. 296-302.

Caritatem habete, quod est vinculum perfectionis (Col. III, 12-17) : Id., *ibid.*, p. 335-43.

Imitatores Dei... lux in Domino (Ephes. V, 1-9) : Id., *ibid.*. p. 33-38, 70-74.

L'horizon paulinien de l'épître aux Ephésiens : P. Benoit, *R. B.* 1937. p. 342-61, 506-25.

Dominus prope est (Philip. IV, 4-7) : Fl. Ogara, *V. D.* 1937, p. 353-59.

Quis est qui vobis noceat, si boni æmulatores fueritis ? (I Petr. III, 8-15) : Id., *ibid.*, p. 161-65.

Cosmogonie aquatique et conflagration finale d'après II Petri, III, 5-7, 10, 12-13 : J. Chaine, *R. B.* 1937, p. 207-16.

Patmos et S. Jean, L'Apocalypse : H. Leclercq, *D. Arch.*, fasc. 148-149, col. 2424-40.

Fui mortuus et ecce sum vivens in sæcula sæculorum (Apoc. I, 18) : A. Skrinjar, *V. D.* 1937, p. 97-106.

Ego sum alpha et omega (Apoc. XXII, 13) : Id. *ibid.*, p. 10-20.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus Bibliographiques

Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques, commencé sous la direction du cardinal Alfred BAUDRILLART, continué par A. DE MEYER et Et. VAN CAUWENBERGH. — Fasc. LVII-LVIII : *Brême-Bryenne*. — Paris, Letouzey. 1938.

Avec ces fascicules 57 et 58, le *Dictionnaire* ne termine pas encore son tome x.

Parmi les très nombreux articles qu'ils contiennent, il en est un certain nombre de particulièrement importants.

Dès les premières colonnes se rencontre la biographie d'Henri *Brémond* par le P. Pierre Debongnie, rédemptoriste à Namur, qui a bien soin d'avertir qu'en dépit du volume de M. Martin du Gard et de maintes notices posthumes, il est encore trop tôt pour une étude complète et un jugement définitif de l'homme. Cette notice est néanmoins des plus nourries et des plus savoureuses, riche de précisions aussi utiles qu'intéressantes. Elle comporte quatre chapitres, dont un, sur Brémond newmanien, est signé de M. l'abbé J. De Brandt, et envisage successivement l'activité littéraire, l'historien de la spiritualité, le « mysticisme » brémondien. Rappelons seulement que, né à Aix-en-Provence, en juillet 1865, d'une famille où l'on était notaire de père en fils depuis plus d'un siècle, entré en 1882 au noviciat des Jésuites exilés à Sidmouth (Angleterre), Henri Brémond fut, ainsi que s'exprime le P. Dudon, « écarté de la Compagnie » en 1904, et dès lors vécut en prêtre libre, incardiné au diocèse d'Aix, mais sans ministère paroissial. Il est mort le 17 août 1933 à Arthez d'Asson, où il avait passé une partie de ses dernières années. Les jugements portés par le P. Debongnie sur Henri Brémond sont, comme ils ne pouvaient manquer d'être avec un objet aussi difficile à saisir, extrêmement nuancés. Sur les onze vo-

lumes de l'*Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, le biographe fait sienne l'opinion de l'*Ami du Clergé* (1934, p. 668) : « Historien du sentiment religieux, que l'avenir placera au dessus d'un Sainte-Beuve » (col. 521). Le R. P. ne croit pas que l'on puisse légitimement soupçonner la pureté et la vigueur de sa foi chrétienne et catholique : « Si hardie que soit sa liberté de jugement, Brémond a trop montré de docilité aux maîtres de la plus pure et la plus surnaturelle doctrine, François de Sales, Bérulle, pour qu'on puisse mettre en doute la sincérité de son catholicisme et de sa piété » (col. 521). Les réserves néanmoins sont assez nombreuses et portent sur des points assez divers. Du polémiste, dit-on, H. Brémond a le talent, mais aussi « les habiletés qu'une critique plus soucieuse de l'exactitude jugera sévèrement, » et, dans ses citations, « une critique objective le prend maintes fois en flagrant délit de sollicitation de textes » *(ibid.)*.

En tant qu'historien de la spiritualité, Brémond a suivi une évolution qui est ici marquée par trois phases assez nettement distinctes et dont la dernière est surtout polémique. Dans les deux volumes de *La Métaphysique des saints* (1928 ; t. VII et VIII de son *Histoire littéraire)*, il « combat pour le « théocentrisme », pour le « panmysticisme » de François de Sales et de l'école française, il pourfend l' « anthropocentrisme », le « panhédonisme », de Port-Royal, « l'ascétisme » des *Exercices*, tels du moins que les entendent les commentateurs les plus autorisés ; il se fait le champion de la « prière pure », comme en un autre domaine, mais connexe, de la « poésie pure » (col. 522).

Cette théorie de la « prière pure », le P. Debongnie l'étudie au 4e paragraphe sur le « mysticisme » brémondien. Le « théocentrisme » de S. François de Sales et de l'école française, qui lui est si cher, Brémond l'exprime ainsi : « Toutes choses sont créées pour l'oraison, et, lorsque Dieu créa l'ange et l'homme, il le fit afin qu'ils le louassent éternellement » *(Hist. litt.*, t. VII, p. 40 ; t. VIII, p. 234). Mais c'est pour l'opposer à l' « anthropocentrisme » tant de Pascal, de Nicole et de Bossuet, — qu'il qualifie de panhédonistes, la prière étant « un divin plaisir », — que des Jésuites non ralliés aux directions mystiques du P. Lallemand, et qu'il appelle ascéticistes, parce qu'ils attendent de la prière un enrichissement moral, une discipline de sainteté. Il identifie donc expressément, d'une part, prière pure, amour pur et acquiescement parfait à la volonté divine, de l'autre anti-mysticisme, ascéticisme, prière pratique. Et Brémond, toujours en pourfendeur de S. Ignace, n'hésite pas à écrire ces choses énormes : « Cette prétendue prière mixte est un monstre irréalisable »... « vieille hérésie... au sens bénin du mot... hérésie séminale..., un esprit plutôt qu'une doctrine..., moins une maladie qu'une infirmité, et qui porte beau » *(Introduction à la philosophie de la prière*, 1929, p. 90 et 116). (Col. 527 et 528).

Etudiant en Brémond le newmanien, M. l'abbé De Brandt démêle judicieusement ce que l'on peut appeler sa philosophie et en marque la place « du côté de la philosophie de l'action » :

« Dans le sens de M. Blondel et de Bergson, écrit-il, Brémond a travaillé à ruiner les prétentions de la raison raisonnante et du syllogisme à diriger eux seuls la pensée. Il a voulu montrer dans la réalité de la vie religieuse la présence d'un processus de connaissance et de certitude, qu'on appelle expérience et sentiment. mais qu'on ne peut dire aveugle ou irrationnel dans le vrai sens du mot. Cet acte n'est irrationnel que pour autant qu'il n'est pas l'acte propre de la raison raisonnante. S'il est vrai que cet « assentiment » réussirait mal à formuler ses raisons, c'est simplement parce que cette connaissance est plus rapide que le raisonnement, étant la clairvoyance de l'esprit qui sympathise avec son objet » (col. 526).

Sur les sentiments profonds d'Henri Brémond, M. de Brandt partage les vues du P. Debongnie : « C'est toujours en dépendance du dogme catholique intégral qu'il cherche l'intelligence de la vie pieuse et mystique » *(ibid.)*. Mais si, comme il est dit encore au même endroit, « l'œuvre entière de Brémond respire un sens catholique convaincu et pénétrant », comment expliquer ses relations étroites avec les modernistes, nommément avec Tyrrell et plus encore avec Loisy ? Car le volume de ce dernier sur *Georges Tyrrell et Henri Brémond* (Paris, 1936) donne des extraits de correspondance qui démontrent, entre Brémond et Loisy, non seulement une amitié fidèle, « mais aussi une collaboration assidue ». M. J. de Brandt estime que, malgré tout, la conception religieuse de Loisy « est trop étroite et bien trop exclusive du surnaturel pour exprimer la pensée religieuse de Brémond » (col. 527), et il estime, avec le P. Lebreton *(Etudes*, 20 janvier 1937), que « les fragments de lettres choisis et commentés par M. Loisy ne sauraient prévaloir contre le témoignage de la vie et des œuvres d'Henri Brémond » (col. 526).

Réduite à ses strictes données historiques, la vie de S. *Brendan*, résumée par le P. F. O'Briain, franciscain, professeur à l'Université nationale de Galway (Irlande), tient en peu de lignes, ni la date ni le lieu de sa naissance, pas plus que de sa mort, n'étant connus avec certitude et la légende ayant envahi et défiguré par son prodigieux foisonnement toute la tradition. Il y a des raisons de croire que Brendan fit un voyage par mer à l'une des îles de la côte occidentale d'Ecosse, à Iona ; à cela se réduisent peut-être ses fameux exploits maritimes, célébrés dans une littérature « aussi fictive que volumineuse », et dans laquelle on le confond fréquemment avec son homonyme du VIIe s. Les traces de son culte témoignent de la popularité inouïe dont jouit sa mémoire au Moyen Age dans une bonne partie de l'Europe tant insulaire que continentale, en Bretagne, en Normandie, dans le Midi, en Suisse, en Flandres, en Hollande, etc. Même de nos jours il reste d'aimables fantaisistes pour lui attribuer la découverte de l'Amérique.

Sur Clemens *Brentano*, M. A. de Meyer a rédigé une brève notice où il déclare laconiquement difficile de distinguer la part qui revient, dans la *Vie de la Sainte Vierge* et *La Douloureuse Passion de N.-S. Jésus-Christ*, à Catherine Emmerich et au poète lui-même Par contre, à son neveu, Franz *Brentano* (1838-1917), M. J. Dopp, professeur à l'Université de Louvain, a consacré une étude sensiblement plus étendue, que postulait l'actualité qu'ont retrouvée ses écrits. La philosophie de Fr. Brentano, en effet, bien que médiocrement consistante, a exercé une influence décisive sur un grand nombre de penseurs, surtout allemands, dont par exemple E. Husserl, aujourd'hui à la mode dans des cercles assez étendus. Elle n'est pas sans rapports avec la philosophie dite aujourd'hui « existentielle », à laquelle se rallient quelques intellectuels catholiques français, médiocrement exigeants en fait de rigueur logique. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que Fr. Brentano fut un prêtre apostat. Ordonné en 1864, il était déjà, quelques années plus tard, d'une orthodoxie plus que douteuse, quittait officiellement l'Eglise romaine le 11 avril 1873, et se mariait une première fois sept ans après

A Dom *Brial* revient une notice d'une colonne, signée par dom Philibert Schmitz, directeur de la *Revue bénédictine*. C'est à lui, avec dom Bouquet, que l'on est redevable de la plus grande partie (t. XII à XIX) du monumental *Recueil des historiens des Gaules* et de toute une série d'importants chapitres de la non moins imposante *Histoire littéraire de la France* (t. XIII, XIV et XV), sans compter nombre de notices et études érudites.

Cinq notices sont consacrées à la tribu épiscopale des *Briçonnet* : Claude, évêque de Nîmes, puis de Lodève (1519-1576), par le P. Laurent, O. P. ; Denis, évêque de Toulon, de St-Malo, puis de Lodève (1497-1535), par M. l'abbé P. Calendini ; Guillaume, surintendant des finances, puis évêque de Saint-Malo, cardinal de Sainte-Pudentienne, mais décoré par lui-même du titre de cardinal de Saint-Malo, sous lequel il est surtout

connu, évêque commendataire de Toulon, archevêque de Reims, de Narbonne (Auch), évêque de Frascati, de Palestrina, de Nîmes, et père du précédent et du suivant (14??-1514) ; Guillaume, évêque de Lodève, puis de Meaux (1472-1534) ; enfin Robert, archevêque de Reims (14??-1497) et frère du « Cardinal de Saint-Malo » ; ces trois dernières notices par M. Lecomte, archiviste à Paris. De ces cinq Briçonnet, c'est le troisième, le cardinal, qui est le plus connu et le plus typique. Sa carrière fournit l'un des plus significatifs exemples des méfaits du système de la commende, et sa vie un démenti à peu près perpétuel à ses deux devises, la latine et la française : *Ditat servata fides*, *Humilité m'a exalté*. Ambitieux, outrecuidant, d'une mauvaise foi insolente, audacieux cumulateur de bénéfices, trop habile en affaires, il rendit néanmoins, autant sans doute à cause de ses défauts que de ses qualités, de grands services au royaume de France. Ce fut au point qu'on le qualifia d'*oraculum regis*, de *regni columna*.

A *Jean de Brienne*, roi de Jérusalem et empereur latin de Constantinople (1148-1237), M. Louis Bréhier, professeur à la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand, a consacré une remarquable étude de 12 colonnes, où se trouve dessinée à grands traits la carrière, romanesque à souhait, de l'enfant perdu, du cadet champenois, engagé dans une tâche surhumaine à un âge où la plupart des hommes ne songent plus qu'au repos, jamais inégal aux situations prodigieuses où le portèrent les événements, mort à 89 ans dans une sorte de pleine jeunesse intégralement conservée, empereur de Constantinople et simple tertiaire franciscain. « Sa loyauté, écrit M. Bréhier, qui fait songer à celle d'un S. Louis, se heurta aux ambitions, aux calculs, à la mauvaise foi d'un Pélage, à la perfidie d'un Frédéric II. Du moins, avec une véritable abnégation, il lutta et fit son devoir jusqu'au bout » (col. 708).

C'est le P. Debongnie qui a étudié *Sainte Brigitte de Suède*. Il refuse de souscrire à un certain nombre d'affirmations habituelles aux biographies de la sainte. Par exemple, il doute de l'influence décisive prêtée à Brigitte sur son mari, qui en fait, en deux circonstances capitales, garda l'initiative : quand il maria sa fille Marthe contre le gré de Brigitte, et quand il entra chez les Cisterciens sans attendre que sa femme se fût engagée dans la vie religieuse. Lorsqu'elle mourut, le 23 juillet 1373, elle avait « échoué dans presque toutes ses entreprises. Rien ne prouve qu'elle ait décidé Urbain V et Grégoire XI à rentrer à Rome, et elle n'avait pu y retenir le premier. Ni en Suède, ni à Naples, ses remontrances n'avaient obtenu grand' chose et elle n'avait pas pris part à sa fondation monastique » (col. 721). Quant aux *Révélations*, l'authenticité générale n'en saurait être contestée « sans effacer du même coup toute l'histoire de la sainte depuis son veuvage », et la fidélité des secrétaires, qui ont rendu en latin les notes qu'elle leur communiquait après ses visions, paraît suffisamment garantie. Leurs retouches se borneraient « à des nuances de dogme ». Pour ce qui est de leur valeur surnaturelle, on sait qu'elles ont donné lieu à de violentes critiques. « Les erreurs et les étrangetés n'y manquent pas ; force est d'admettre tout au moins que Brigitte a mêlé du sien aux inspirations divines » (col. 726). Ces erreurs sont parfois d'ordre dogmatique, telle l'affirmation, identique à la proposition 28 de Luther, condamnée par Léon X, et d'après laquelle certaines âmes du Purgatoire ignorent si elles sont damnées ou sauvées ; ou celle qui prétend qu'à la communion d'un prêtre indigne la présence réelle disparaît. Voici la conclusion de l'auteur : « Quelle que soit la difficulté de discerner l'origine du mandat prophétique et des révélations dont Brigitte se croyait dépositaire, si incontestable que soit sa vertu héroïque reconnue par l'Eglise, on n'échappe pas à l'impression que Brigitte mêlait aux dons du ciel une grande part de sa brûlante imagination » (col. 727).

Les notices sur les *de Broglie* fournissent un bon exemple du manque d'équilibre qui se remarque fréquemment dans les proportions, depuis que la direction du *Dictionnaire* a passé la frontière belge. A l'abbé A.-Th.-P. de Broglie, qui tint une si grande place dans l'apologétique au XIX^e siècle, et qui contribua si fortement à ébranler le positivisme, non moins que les systèmes d'exégèse rationaliste, 2 col. 1/2, excellentes par ailleurs, de M. l'abbé Joseph Dedieu ; du même, quatre colonnes au duc de Broglie, ministre et grand historien dont l'œuvre est considérable ; mais cinq à Maurice de Broglie, évêque de Gand, encombrées, par comparaison, de détails secondaires. Cinq colonnes, c'est beaucoup, alors que S. *Bruno* n'en a que deux et demie, dues au regretté Dom de Farconet.

Signalons en passant, ne fût-ce que pour la simple actualité d'un nom redevenu familier aux lecteurs d'hebdomadaires littéraires, l'article de M. J. Dedieu sur le pasteur Claude *Brousson ;* celui du P. de Bil, S. J., sur le P. Joseph *Brucker* (1845-1926), universellement connu pour ses travaux exégétiques et historiques, collaborateur et directeur des *Etudes* pendant des années. Lorsque celles-ci furent accusées d'imprévoyance et de manque d'énergie dans la lutte contre le modernisme par leur ancien collaborateur devenu le chanoine Gaudeau, c'est lui qui revendiqua le droit de les défendre et le fit avec talent.

Brunelleschi ou *Brunellesco*, le premier en date des grands architectes de la Renaissance, l'audacieux constructeur du dôme de Florence, méritait une place dans le Dictionnaire, ses œuvres étant presque exclusivement religieuses. C'est M. G. Loirette, archiviste de la Gironde, qui a retracé sa vie et son œuvre.

Ferdinand *Brunetière* n'y est pas moins à sa place en sa qualité de grand polémiste catholique. Né à Toulon en 1849, c'est en 1900 seulement qu'il accomplit définitivement sa conversion. Mais depuis novembre 1894, c'est-à-dire depuis sa prise de contact avec les encycliques et avec le pape Léon XIII lui-même, il était visiblement en marche vers la vérité. M. J. Dedieu, après avoir retracé les phases de cette évolution, dégage et précise avec bonheur les principes centraux de l'apologétique de Brunetière, montre l'injustice des reproches qui lui furent parfois adressés et le venge des incompréhensions qu'il eut à endurer.

Pour en terminer avec les biographies, signalons encore celle de Giordano *Bruno* par le professeur de Louvain J. Dopp, qui précise fort bien la portée et le rôle des écrits de cet homme, généralement d'autant plus exalté par les rationalistes qu'ils le connaissent moins. Dominicain et prêtre, d'une mémoire prodigieuse, mais dénué de logique et de jugement, après une vie plus qu'agitée, il fut livré au bras séculier, le 8 février 1600, « avec prière toutefois de le traiter avec indulgence et de ne pas le mutiler ni le mettre à mort » (*Fac-similé* de la condamnation publié en 1937 par G. Gentile). Il est plus qu'évident maintenant que c'est une erreur complète d'en faire un des premiers « pionniers de la raison ». Il s'est « affranchi de la raison, et de ses exigences méthodiques, non moins que de l'autorité de l'Eglise, et, semble-t-il, pour les mêmes raisons qui tenaient à son tempérament foncièrement désordonné » (col. 975). Il ne peut souffrir aucun enseignement oral, aucun professeur, aucun penseur, ailleurs que dans les livres, qu'il dévore inlassablement et pille à l'occasion. Il voue une haine implacable non seulement à l'aristotélisme, mais aux mathématiques, à la trigonométrie. Incapable de distinguer planètes et satellites, ne voyant qu'un jeu d'imagination dans les calculs astronomiques, il a contribué largement à compromettre les découvertes de Copernic et, indirectement, à faire condamner Galilée. Sa vie tragique fut la traduction de la tragédie de sa pensée, et celle-ci fut elle-même en grande partie victime de sa virtuosité verbale.

La partie géographique de ce double fascicule est assez étendue. Après une étude sur l'évêché de *Brescia*, due à Mgr F. Bonnard, il faut signaler l'important travail sur le *Brésil*, signé de l'historien Jonathas Serrano, à Rio-de-Janeiro. Il est composé de manière à